

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

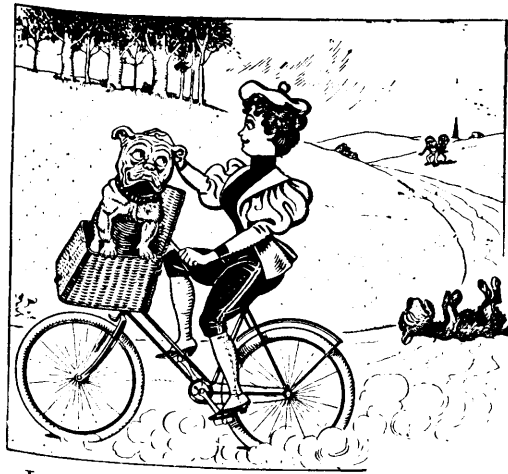
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLORAMA UNIVERSEL



Le CYCLORAMA chassera l'ennui aussi sûrement qu'un tel panier éloignera les importuns.

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

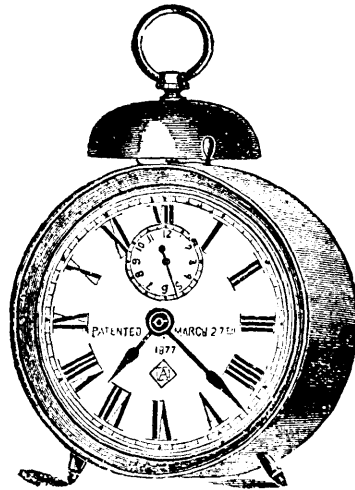
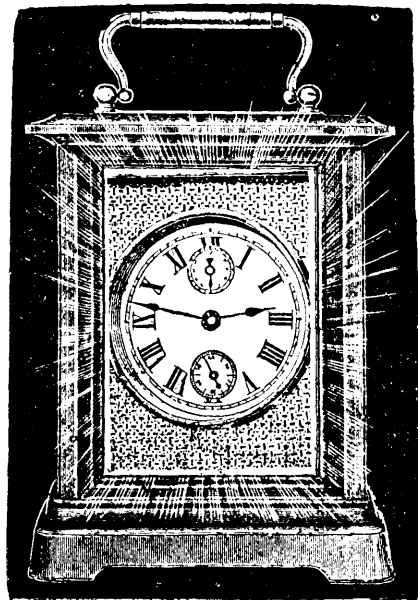
5 CTS.

LE NUMERO

VOL. III - NO. 5

Samedi, le 17 Oct. 1896

Imprime par " La Compagnie de Publication du Cyclorama.



# LE CYCLORAMA UNIVERSEL

JOURNAL HEBDOMADAIRE D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT | UN AN. - \$2.50  
| SIX MOIS, \$1.25

La file du CYCLORAMA UNIVERSEL forme à la fin de l'année deux volumes de 700 pages.

DEPOT GENERAL:  
.....

1560 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.



## PRIME NO. 1

### HORLOGE REVEIL-MATIN

A Cadran Phosphorescent

Bien finie, en nickel, 5½ par 4 pouces, marquant les heures, les minutes et les secondes, garantie par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre Dame.

Le cadran de cette horloge est brillant dans l'obscurité, ce qui permet de voir l'heure sans lumière.

#### CONDITIONS

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au CYCLORAMA UNIVERSEL pour un an en payant d'avance, aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout nouvel abonné au CYCLORAMA UNIVERSEL qui paiera un an d'abonnement d'avance aura droit gratuitement à la prime No. 1.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 75 centins en produisant 5 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 1 au prix réduit de 70 centins en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

## PRIME NO. 2

### HORLOGE MUSICALE

En nickel, très bien finie, 6 par 4 pouces face ornée et dorée, bon mécanisme garanti par l'AMERICAN CLOCK Co., 1611, rue Notre Dame. Les côtés sont fermés par des verres qui laissent voir les mouvements.

Cette horloge est un amusement et un agrément, en ce qu'elle fait entendre une douce musique pendant 20 minutes. C'est une horloge et une boîte musicale réunie, mais indépendante l'une et l'autre. La musique peut être réglée pour jouer à n'importe qu'elle heure et peut servir de reveil-matin on l'arrête à volonté.

#### CONDITIONS

Tout abonné, ancien ou nouveau, qui paiera un an d'abonnement d'avance au CYCLORAMA UNIVERSEL, aura droit à la prime No. 2 ou rabais, soit \$2., c'est-à-dire \$4.50 avec l'abonnement. L'horloge musicale seule valant cela.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de \$3. en produisant 10 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout acheteur au numéro qui produira 15 coupons consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL aura droit à la prime No. 2 au prix réduit de 2.75.

Frais de transport à la charge de l'abonné.

Les conditions concernant les autres primes que nous avons à offrir, suivront prochainement.

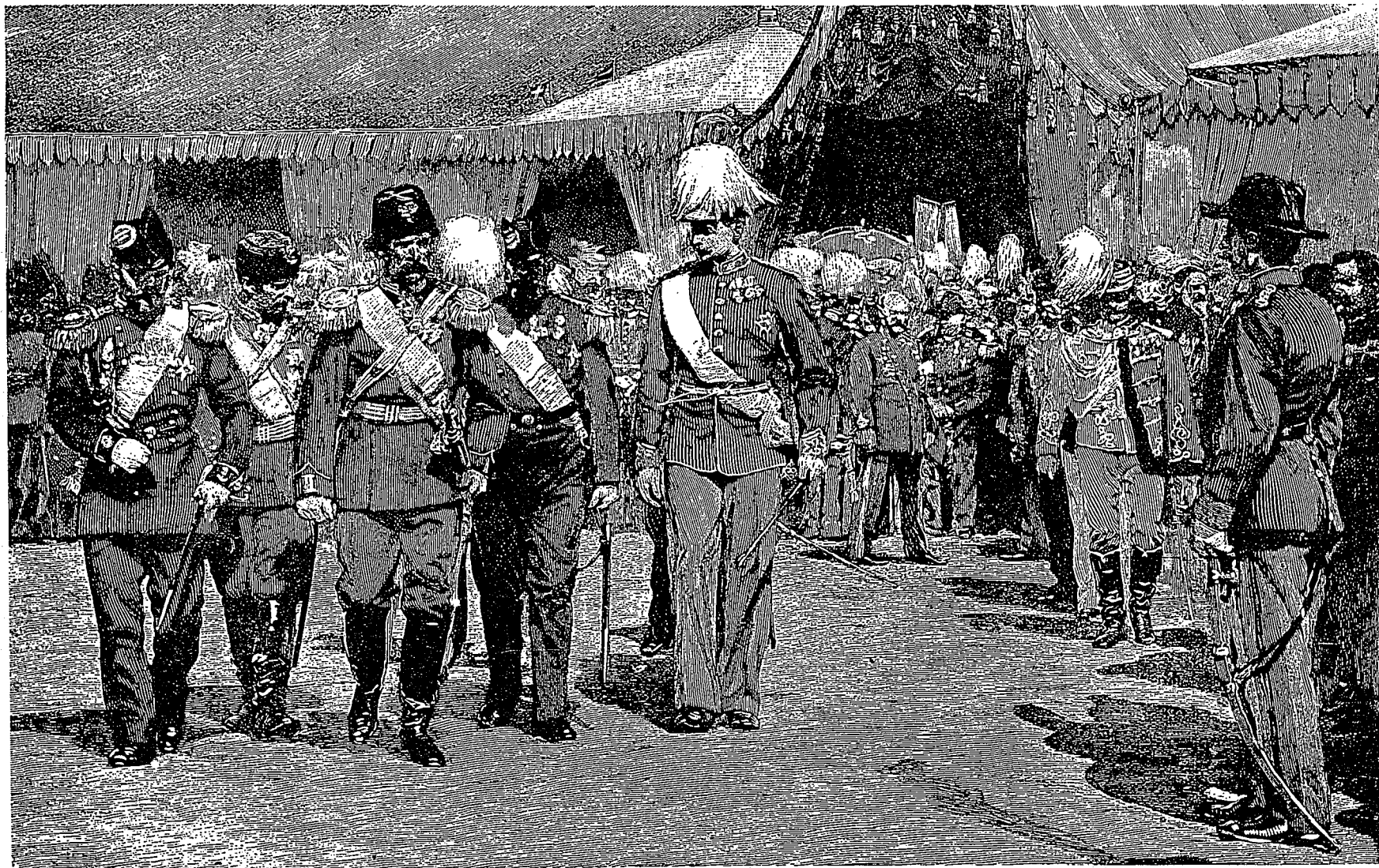
COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

LE VOYAGE DU TSAR EN EUROPE. — L'ARRIVÉE A COPENHAGUE, DANEMARK.



Le Tsar—le prince Royal—le Roi—le prince Valdemar—le prince Christian

## MAUVAIS CALCUL

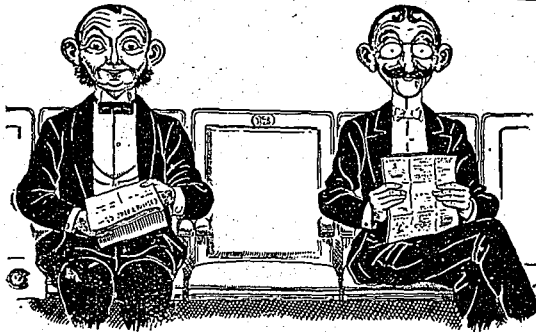


I



II

I. SPECTATEUR (qui a pris un fauteuil au troisième rang). Maintenant, donnez-moi les deux fauteuils des deux premiers rangs, juste devant le mien ; je ne veux pas avoir de chapeaux devant moi.—II. Comme ça je serai bien.



Au premier rang on est toujours sur : . . .



. . . de voir les manches de sa voisine.



III

Deux minutes avant la levée du rideau.

En cour criminelle :

—Ainsi, malgré les charges qui vous accablent, vous persistez à nier ?

—Mon président, un honnête homme n'a que sa parole. A l'instruction, j'ai nié. Je persiste.

X... se plaint de sa fille qui lui donne du fil à retordre.

—Cette enfant est un véritable démon !...

—Que veux-tu, fait la mère, nous l'avons élevée à la diable !

FENÊTRE.—Ouverture ainsi nommée parce qu'elle fait naître... le jour.

FER.—Métal qui en temps de guerre déchire des poitrines humaines et en temps de paix le sein de la terre.

FERS.—Chaussures qui aide les chevaux à courir et empêche les hommes de voler.

On parle des étés d'une chaleur excessive.

—Oh ! le plus terrible doit avoir été celui de 732.

—Ah ! Sait-on combien de degrés il a fait ? demande un naïf.

—Non, seulement la chaleur devint si forte que Charles Martel fondit sur les Sarrasins ! . . .

Boireau soucieux, passant dans une rue qu'on vient d'ouvrir, mais où il n'y a pas encore de maisons :

—Ah ! s'écrie-t-il mélancoliquement, voilà enfin une rue où je n'ai pas de créanciers !





M. MONTAGNE.—Fonctionnaire du gouvernement français dans l'Indo-Chine, attaqué et tué par un tigre sur une grande route.

## VENGEANCE



Une voix (en haut de l'escalier).—Jean, est-ce que le pot est cassé ?

Un monsieur est sur la berge d'une rivière et demande à haute voix aux bateliers : " Hé ! là ! ..... Qui de vous sait nager ? "

Tous les passeurs s'empresent autour de lui, exclaimant : " Je peux ; moi, monsieur ; je peux. "

Un seul restait à part. Le monsieur lui dit : " Vous, là ! pouvez-vous nager ? "

—Non, monsieur.

—Très bien ; alors traversez-moi de l'autre côté.

—Jobson est l'homme le plus vacillant que je connaisse ; il ne s'arrête jamais un mois entier à une affaire.

—Vous ne lui avez jamais prêté un cinq, hein ? .....

LE CITOYEN—Pourquoi êtes-vous dans cette condition ?  
LE VAGABOND—Ce n'est pas long à dire ; je ne peux vivre avec ma femme.

LE CITOYEN—(sympathique, parce qu'il vient justement d'avoir une querelle avec la sienne.) Pauvre homme, je suis touché ; voici dix sous. . . . Mais dites-moi, pourquoi ne pouvez-vous vivre avec votre femme ?

LE VAGABOND—Parce que je n'en ai point, l... Ta ! ta ! .....



Jean (que les sentiments de sa femme ont froissé)  
—Non, ..... mais il l'est maintenant !

LE MAITRE, s'adressant à son nouveau domestique :—  
"Térence, je vais à la campagne, chez ma mère ; si M. Dudley vient me demander, dites-lui que je serai de retour mardi."

TÉRENCE.—"Oui, monsieur." Puis, après une pause.  
"Mais qu'est-ce que je lui dirai, s'il ne vient pas vous demander ? .....

L'éducation en famille :

LE FILS—Papa, qu'est-ce qu'un courtier.

LE PÈRE—Mon garçon, c'est un homme qui s'efforce de réduire ses clients à cette expression significative en affaire : "à court." Pour cette raison, on l'appelle "courtier."

—Que de temps pour avoir cet œuf, Marie ? .....

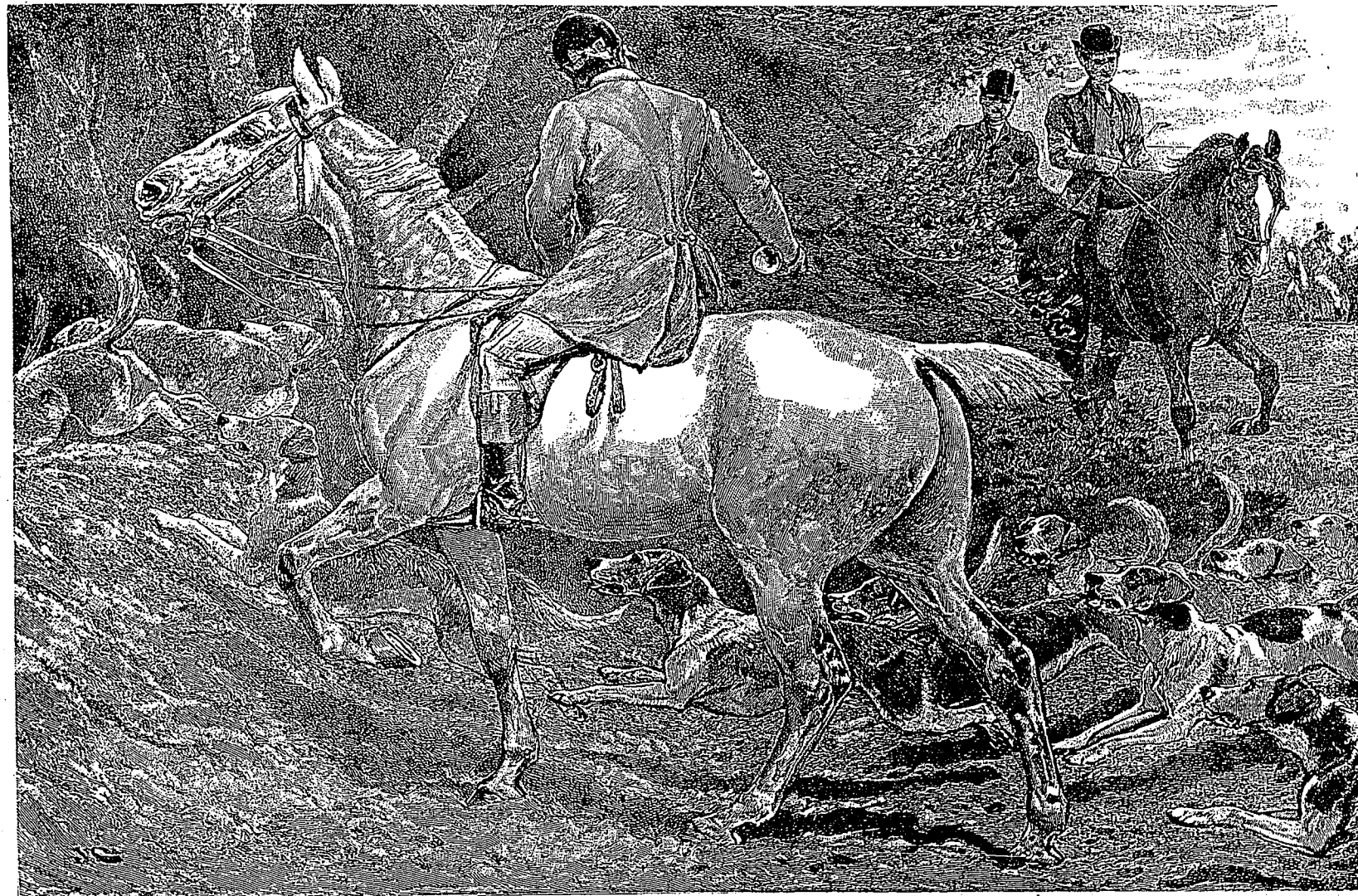
—Oui, madame, mais l'horloge de la cuisine a des minutes si grandes.

## AU THEATRE



—Vous vous amusez comme si c'était la première fois que vous voyez cette pièce ; vous êtes pourtant venu la voir avant-hier.

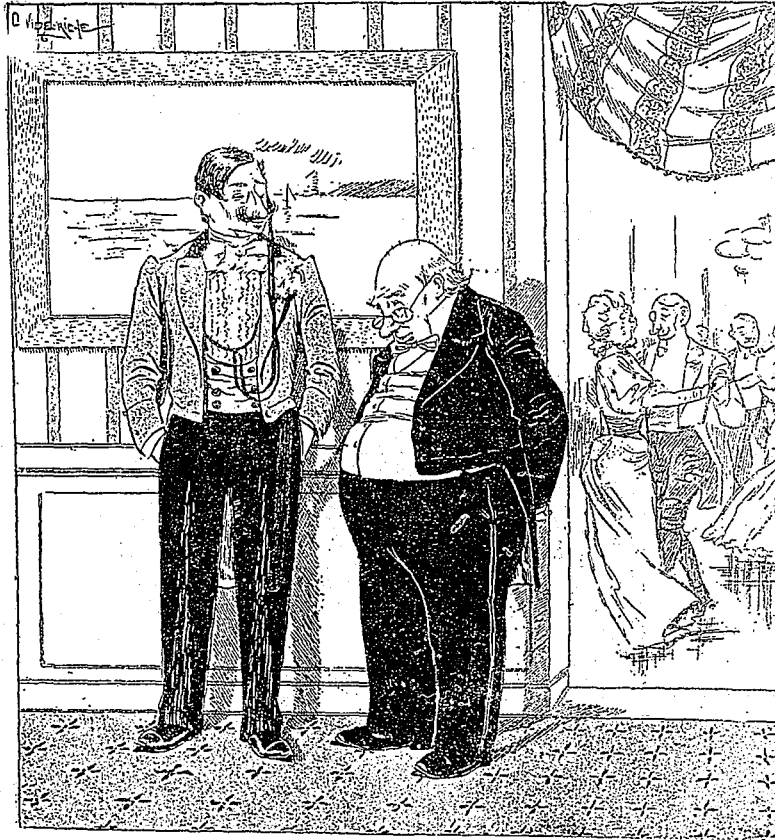
—Mais j'étais en loge et on ne va en loge que pour causer ..... dans notre monde tout au moins.



LE PLAISIR DE L'AUTOMNE—LA CHASSE A COURSE



## AU BAL



- Est-ce que vous vous amusez ?  
 —Moi, pas du tout.  
 —Si on s'en allait ?  
 —J'peux pas, j'suis le maître de la maison.

Une dame disait, l'autre jour, au très mondain Barbenbois :

- N'est-ce pas, cher monsieur, qu'il y a des femmes laides qui savent pourtant se faire aimer ?  
 —Certainement, madame... quand il n'y aurait que vous.

—Brigitte, ceci est par trop fort, vous avez un nouveau suivant chaque semaine dans la cuisine....

—Mais, voyez-vous, madame, la nourriture est si mauvaise dans cette maison que personne ne veut venir ici plus d'une semaine !....

Une excellente femme de ménage :

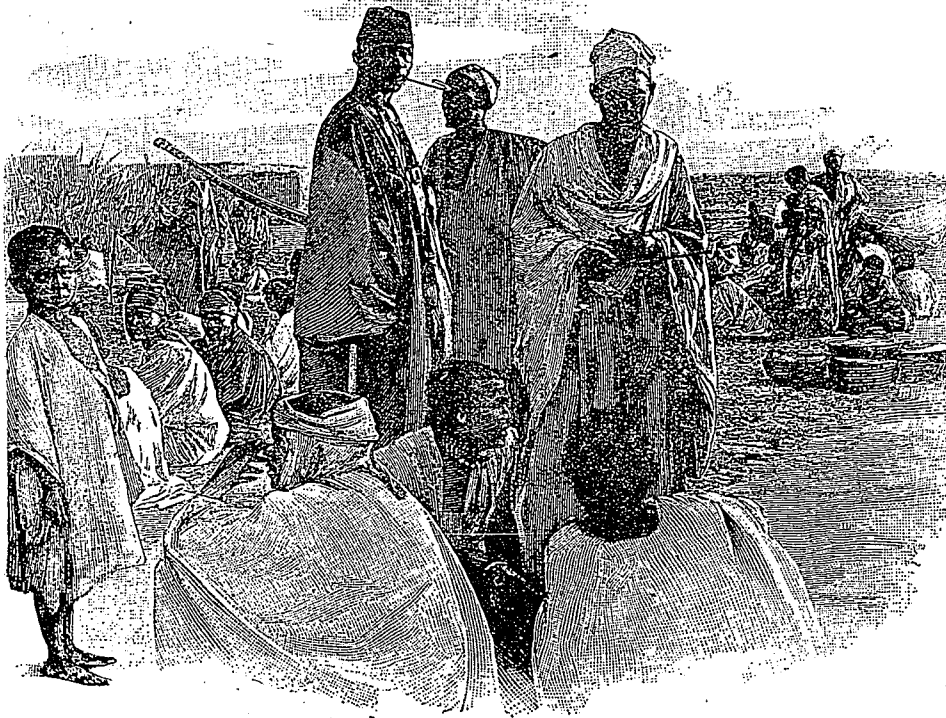
—Comment, Maria, qu'est-ce que ça ? Un bidon d'huile dans mon cabinet de travail !

—Ah ! monsieur, je vais vous dire, ça tache tout dans ma cuisine !

## AU CIRQUE.



- Ça sent le brûlé, allez donc dire aux hommes qu'ils ne fument.  
 —On ne fume pas, boss ; c'est l'homme caoutchouc qui se chauffe.



L'agent de police sur le marché

Par suite de continuel mélanges avec les races berbères et arabes les traits des femmes de Tombouctou se sont affinés. La figure est régulière et de type arien plutôt que nègre, l'épatement du nez et des lèvres peu sensible, et cet ensemble plaisant s'éclaire d'yeux superbes, grands, intelligents et doux.

A ces dons naturels elles ajoutent encore les ressources de la coquetterie et de l'élégance arabe ou nègre, ornant leurs ongles de henné, avivant l'éclat de leurs yeux par des maquillages d'antimoine autour des cils et des sourcils. Le front est joliment paré de bandelettes de perles, aux dessins mauresques, ou de sequins en guirlande. De savantes coiffeuses disposent les cheveux en pompons, auxquels s'entremêlent des boules d'or ajourées et légères. Aux oreilles se balancent des pendants en or également, et sur la gorge avancent d'amples colliers d'ambre ou de corail d'un pittoresque effet sur la peau de bronze. Enfin, elles savent se draper avec beaucoup de goût dans les étoffes de toute sorte que l'on rencontre à Tombouctou : gazes, tissus européens ou arabes, pagnes indigènes, etc.

Non plus que les traits, la Tombouctienne n'a le rôle habituel de la femme chez les



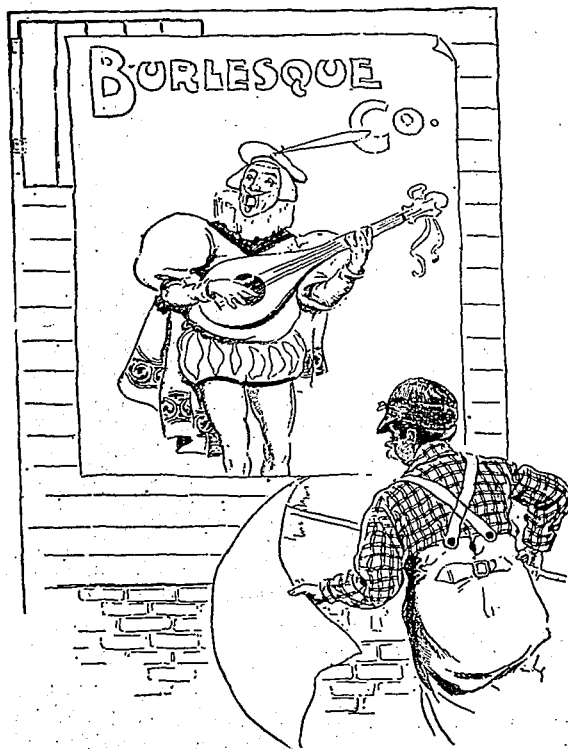
Types de Marchands.

peuples nègres, c'est-à-dire le rôle de ménagère ou plutôt de servante. Elle joue les grandes dames. Les soins intérieurs, les enfants et la cuisine, sont confiés à des esclaves mâles et femelles. Elle se contente de donner des ordres et de veiller à leur exécution. Les loisirs ne lui manquent donc pas. Elle les emploie soit à lire, car elle est lettrée, soit à faire de la musique, soit à faire des visites chez ses amies et à en recevoir soit aussi à fumer... la pipe (on n'est pas parfait !).

Elles jouent un rôle important dans la vie et un voyageur disait d'elles :

« Les affaires laissent souvent des loisirs. Il faut attendre que certains articles arrivent, que d'autres aient augmenté ou diminué de prix. Pour se distraire, le commerçant étranger convoque alors des amis, à midi ou de préférence le soir, et leur offre un repas. On mange ensemble un mouton gras accompagné de pigeons, de couscous, de dattes de noix de kola, de galettes en farine de blé ou de gâteaux au miel. On boit du thé, quelquefois du café. Des marabouts, de savants conteurs à qui l'on a fait quelque cadeau, sont également invités et charment la réunion avec les récits du vieux temps. Chacun raconte aussi les événements et les histoires du pays d'où il vient. C'est ainsi que nous savons beaucoup de choses à Tombouctou, non seulement ce qui se passe au Maroc, à Tripoli ou au lac Tchad, mais même les nouvelles venues d'Europe et de France. »

C'EST LA FAUTE AU POSEUR D'AFFICHES !



Dans un hôtel de la rue St-Laurent.  
Un viveur aperçoit un de ses camarades :  
—Ah ! mon ami, tu serais bien aimable de me prêter une piastre.  
L'ami, tirant un billet d'une de sa poche et le lui montrant :  
—Mon cher, tu vois la seule qui me reste.  
Le viveur s'en emparant prestement :  
—Je t'en suis d'autant plus reconnaissant !....

Poudre révélatrice . En soirée :  
LA MÈRE, (sévèrement)—Pourquoi as-tu permis au jeune Frisquet de t'embrasser ?  
LA FILLE—Oh ! maman....  
LA MÈRE—Il y a pas de "Oh ! maman" qui tienne.  
Un côté de son nez est poudré et un côté du tien ne l'est pas, et le monde s'en est aperçu !....

Entre mendiants :  
—Giraud n'a jamais eu d'esprit de conduite. Quoique mendiant depuis plus de vingt ans, il vient de mourrir dans un état voisin de l'indigence.

Jolie réponse d'un muscadin, à qui Barras demandait de lui donner sa parole d'honneur :

—Laquelle ? dit-il ; ma parole numéraire ou ma parole assignat ? (Papier-monnaie d'il y a un siècle).

—Tel qui vous demande un conseil ne veut, souvent, que vous faire deviner son idée pour la lui dire ensuite.

LINGUISTE ANGLAIS—(à un ami Français) : " O ! reservoir."

LINGUISTE FRANÇAIS—(à son ami Anglais) : " O ! tanko."

LA SAISON THÉÂTRALE



TOILETTE DE MATINÉE

## LES FRANÇAIS EN AFRIQUE

## TOMBOUCTOU

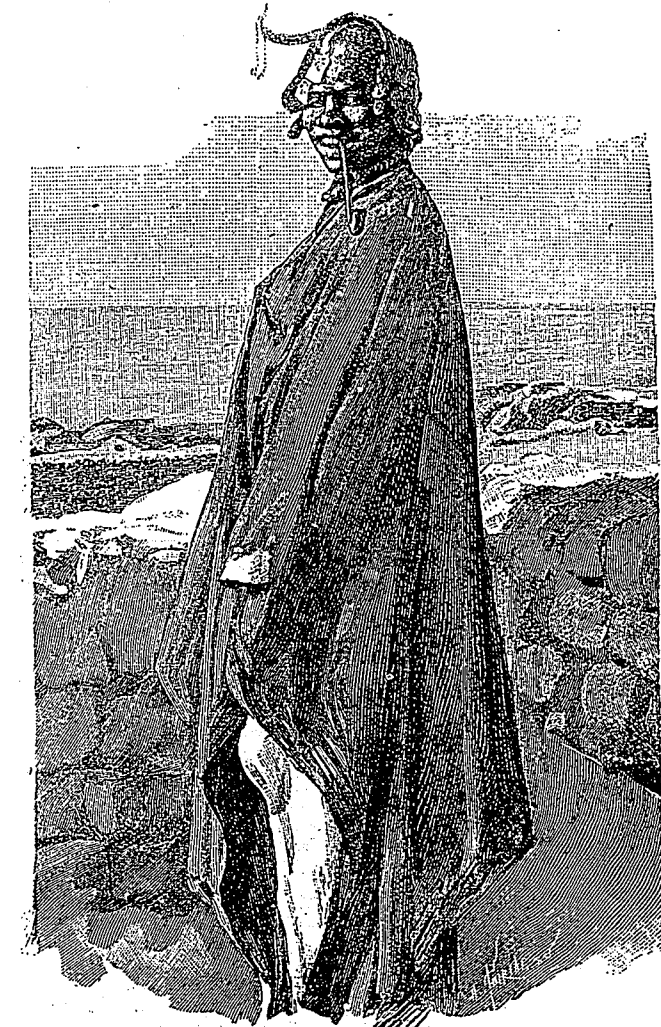
Vers le cinquième siècle de l'Hégire, c'est-à-dire vers l'an 1100 de notre ère, une tribu de Touaregs, les Maksara, déambulait avec ses troupeaux entre la ville d'Araouan dans le Sahara et le petit village d'Amtagh situé sur une dune des bords du Niger.

En été, durant la saison sèche, ils emmenaient leurs troupeaux sur les rives du fleuve. Pendant les hautes eaux et l'hiver, ils retournaient au désert.

Dans leurs déplacements multiples ils distinguèrent pourtant une sorte d'oasis que les débordements du Niger formaient au milieu des sables.

A toute époque de l'année et tous les ans, on était assuré de trouver sur ses bords quelque végétation ainsi que de l'eau abondante et excellente, car elle ne se corrompait pas dans sa cuvette de sable quoique stagnante à certaines époques.

L'emplacement était donc précieux aux gens comme aux troupeaux. Il ne manquait pas d'agrément, d'autre part. Des palmiers y dressaient leurs élégantes silhouettes. Les nomades résolurent de s'en assurer l'exclusive possession. Un campement fixe y fut établi, pour que personne ne vint s'y installer durant une de leurs absences. Dans la brousse voisine on alla couper des touffes de mimosas épineux, et selon la coutume, on traça un *sanié* ou enclos en épines mortes, afin de préserver des fauves du désert : lions, panthères, hyènes. Derrière cet abri des huttes en paille furent dressées, dans lesquelles les Touaregs déposèrent les provisions et autres objets qui les encombraient. Quelques Bailas ou esclaves furent soumis à la garde de ce dépôt, et placés sous l'autorité d'une vieille femme de confiance, appelée *Tombouctou*,

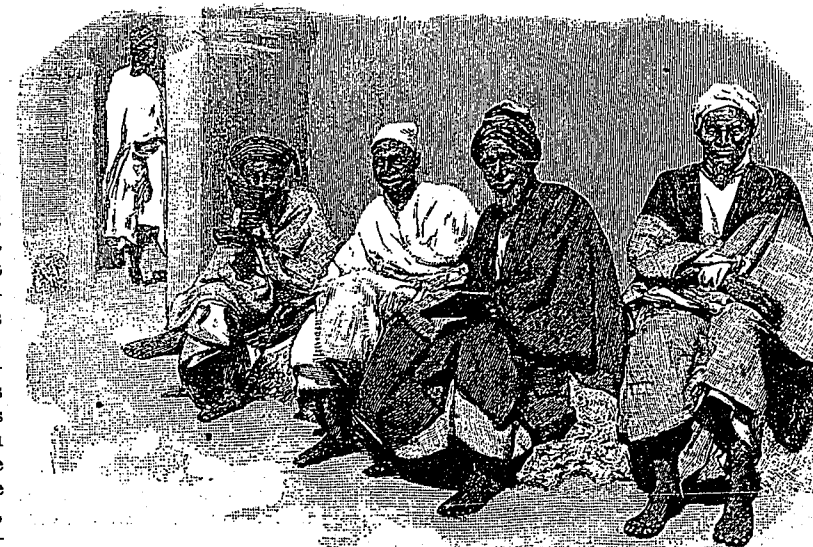


DAME DE TOMBOUCTOU SUR SA TERRASSE

“la Mère-au-gros-nombri”. Le sobriquet ne tarda pas à devenir populaire dans le pays et contribua à faire rapidement connaître ce campement fixe et ses avantages. C'est ainsi que naquit Tombouctou, le campement ayant pris le nom populaire de “la Mère-au-gros-nombri”.



LE MARCHAND D'OR



OUVRIERS ATTENDANT D'ÊTRE EMBAUCHÉS

## LE TSAR EN FRANCE.--Les Carrosses de Gala

On eût singulièrement étonné les hommes politiques qui fondèrent la troisième république il y a vingt-six ans si on leur eût prédit que, sous cette forme de gouvernement et sans en modifier ni l'essence ni l'esprit, leurs successeurs n'auraient pas de plus sérieuses préoccupations que de discuter la forme modernisée de carrosses de gala. Leur surprise eût été poussée à l'ahurissement si on avait ajouté que de pareils préparatifs auraient pour but de recevoir, de fêter, d'acclamer le plus absolu, le plus auto-ocrate des souverains européens.

Donc on s'occupe de panaches et d'ornements. Les panneaux de nos carrosses républicains réclament des armoiries et on leur en fabrique. Quand je dis qu'ils réclament ? l'expression doit peut-être être prise comme ayant de l'analogie avec celle qui contiennent certains livres de cuisine et aux termes desquels les anguilles demandent à être écorchées vives.

Mais nous voici éloigné de notre sujet, revenons-y.

Pour recevoir le tsar il fallait des carrosses et le choix de ces carrosses a causé déjà bien des insomnies dans les chancelleries.

Après avoir écarté les vénérables berlins qui se reposent au Grand Trianon, certaines depuis un demi-siècle, les autres depuis trente ans au moins, on a songé aux deux voitures qui avaient servi au comte de Montebello et à M. le général de Boisdeffre à l'occasion du couronnement de Nicolas II.

La caisse de ces deux berlins est de style Louis XV orné de sept glaces, housses avec passementeries en or. La garniture intérieure est en satin blanc avec galon or ; tous les ornements de l'intérieur sont en or ; la peinture de la caisse est bleu drapeau ; les armes de la République avec couronne de chêne et de laurier sont peintes sur les grands panneaux.

Les quatre lanternes, les poignées, les frettes, les galeries inférieures et supérieures sont en bronze ciselé et doré ; enfin, aux quatre coins du pavillon et le surmontant, des trophées de drapeaux couronnés de faisceaux de licteurs et portant les armes de la République sont également en bronze ciselé et doré. Le train est tout or.

Les frais de transformation des deux voitures s'élèvent à quatre-vingt mille francs.

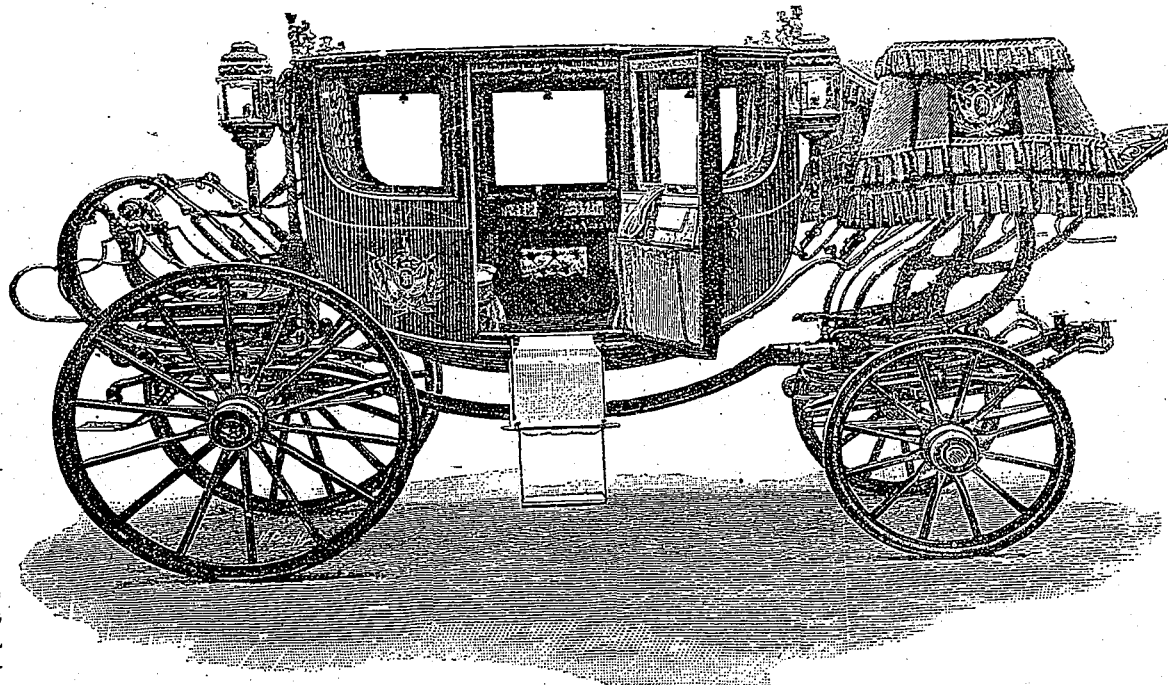
L'attelage sera de style "à la française", avec passementerie, guides et cocardes en soie ; il se composera de deux chevaux avec garçons d'attelage et piqueurs, un cocher et un valet de pied portant l'habit à la française. Les harnais seront ornés de garnitures de bronze ciselé portant plusieurs écussons formés du médaillon de la Légion d'honneur surmonté du faisceau des licteurs et couronné de chêne et de laurier.

Le fronton supportera une garniture de bronze ciselé, le crochet d'enrèglement sera surmonté d'une boule de bronze garnie de feuilles de chêne.

Chaque harnais coûtera environ cinq mille francs, c'est-à-dire dix mille francs par berline.

En sus de ces deux voitures, il y aura : une berline de cérémonie, deux calèches dites "Daumont" et cinq calèches à huit ressorts.

Telles sont les dispositions prises par nos gouvernants pour recevoir dignement l'empereur Nicolas II au nom de la Républi-

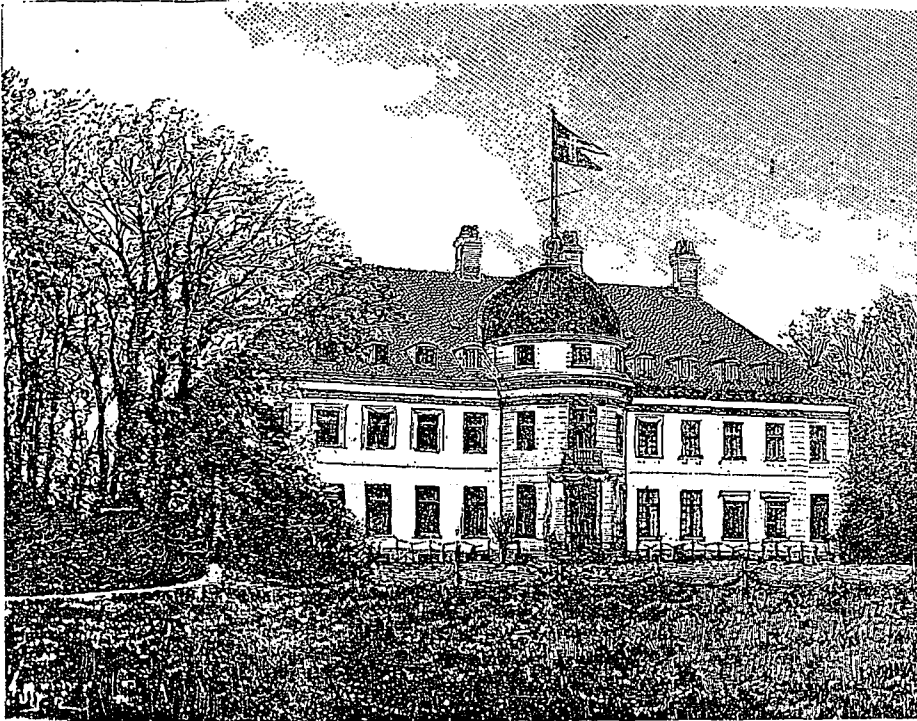


CARROSSE DE GALA

que française.

Si Sparte a eu ses partisans d'un moment, Athènes nous semble aujourd'hui bien près de triompher.



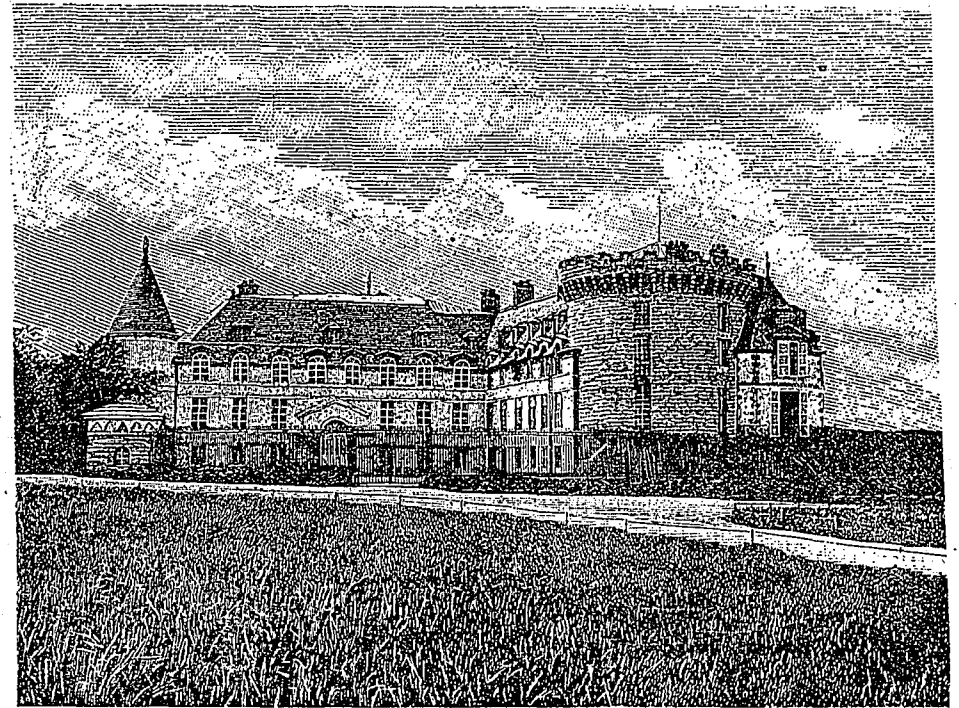


Le château de Bernstorff, résidence d'été de la famille royale de Danemark.

LE CHATEAU DE BERNSTORFF, où le roi de Danemark a reçu son petit-fils, l'empereur de Russie, est petit et bien simple, mais, en organisant la suite ailleurs, et en dressant dans le jardin des tentes pour les domestiques, on a réussi à tout arranger. Les hôtes impériaux se contentèrent des quatre chambres du premier, mise à leur disposition. Acquis par la reine Louise, Bernstorff a jadis appartenu à la famille noble dont il porte le nom ; plus tard, il fut acheté par un riche Anglais, sir MacEwy. Celui-ci planta un parc, embelli plus tard par d'autres maîtres, et qui se confond avec les immenses forêts de chênes et de hêtres environnant la capitale danoise.

Bien des souverains et des princes ont habité ce modeste château, dont un millionnaire anglais ne voulait plus. Alexandre III l'aimait autant qu'il aimait le Fredensborg, illustré par son séjour.

C'est dans cette calme demeure, pleine du souvenir de son père, que Nicolas II a voulu prendre un peu de repos, loin de l'apparat des cours, au milieu d'un calme réconfortant.



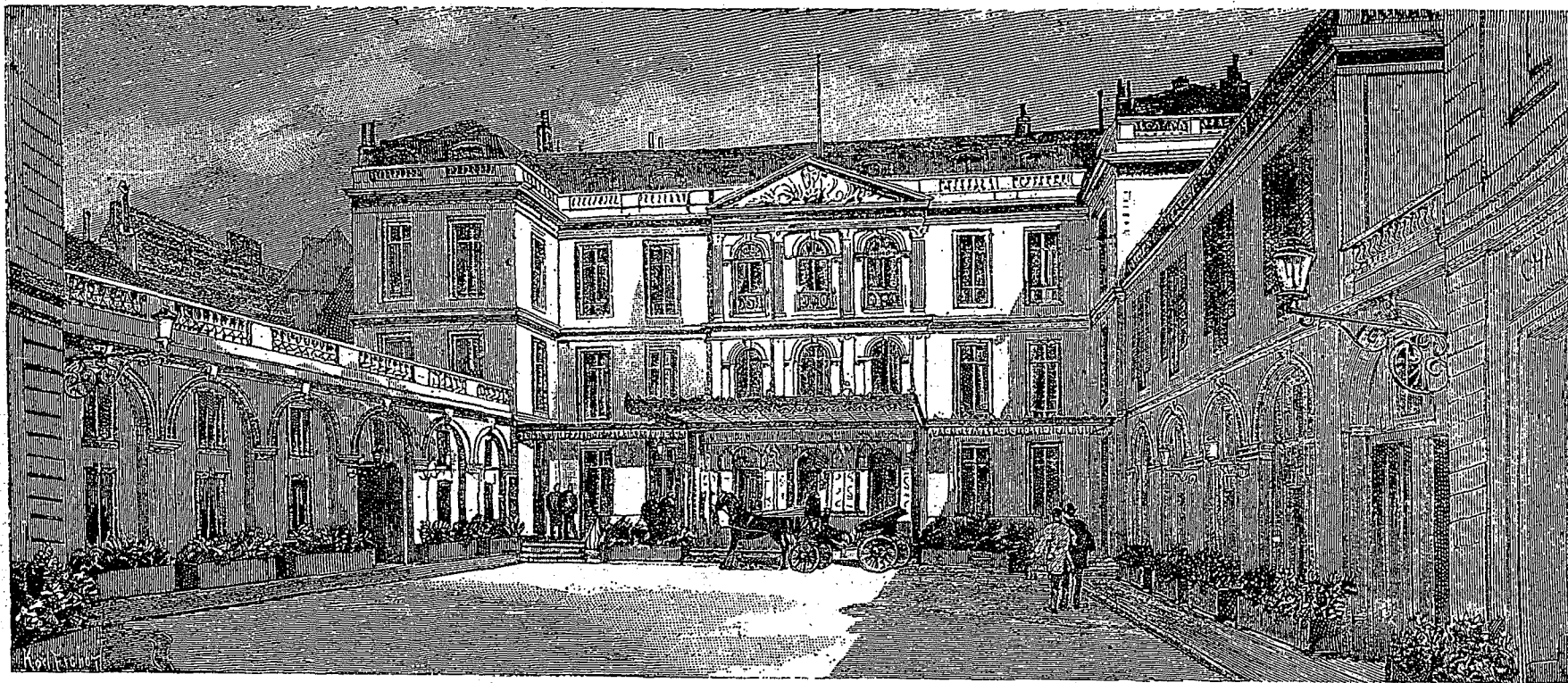
Le château de Rambouillet, résidence d'été du président Faure.

LE CHATEAU DE RAMBOUILLET date du règne de François Ier qui y mourut en 1547. Il y a plus d'un siècle que ce château n'a été habité par un souverain.

C'est en effet Louis XVI qui y séjourna le dernier à différentes reprises. La reine Marie-Antoinette, qui adorait la vie champêtre, avait fait installer au bout du parc une bergerie et une ferme modèle qui s'y trouve encore et où on élève les plus beaux produits de moutons mérinos.

En 1830, Charles X, qui était venu fréquemment chasser dans la forêt, se réfugia à Rambouillet quelques heures et eut quelques vellétés de résistance : le vieux roi avait même réussi à rallier près de douze mille hommes lorsqu'il apprit qu'un corps de quinze mille soldats et gardes nationaux commandés par le général Pajol se dirigeait par Versailles et Saint-Cyr. Charles X comprit alors que toute lutte serait inutile et il gagna Cherbourg, escorté par ses fidèles gardes du corps.

Napoléon III ne fit que de courtes apparitions à Rambouillet ; il préférait chasser à Compiègne ; où il avait installé une résidence autrement somptueuse.



### L'AMBASSADE DE RUSSIE, RUE DE GRENELLE, A PARIS

(Résidence de l'Empereur et de l'Impératrice de Russie, à Paris.)

COLODION, lisant : " L'impératrice d'Autriche souffre d'insomnie."

MAD. COLODION, songeuse.— Bien, cela ne me surprend pas. Je suis certaine que, si j'étais une impératrice, j'en serais si fière que je ne pourrais fermer l'œil.

— Maria, dit Clairon à sa femme, dans l'intention de l'initier à l'économie politique, sais-tu ce que c'est que le service civil ?

— Juste ciel, dit Mad. Clairon, se rappelant un récent contact avec la cuisinière, il n'y en a pas.

Le voyageur en perspective.— Je suppose que vos convois ont tous un aménagement de première classe. Je peux bien vous le dire ; c'est pour mon voyage de noces, et voilà pourquoi je suis aussi particulier."

Le préposé aux billets.— " Sainte bénite ! notre ligne a été construite expressément pour les voyages de noces,

jeune homme : nous avons un tunnel à tous les quatre milles."

On est toujours l'ennemi des victimes qu'on a faites. Dans les questions de sentiment, l'ignorance fait la force. Je ne sais rien de divinement bon comme l'amitié d'une vieille femme ; c'est une maternité de prédilection. Le cœur lui aussi a son orgueil : celui d'aimer plus qu'il n'est aimé.

Mme VALYERE.

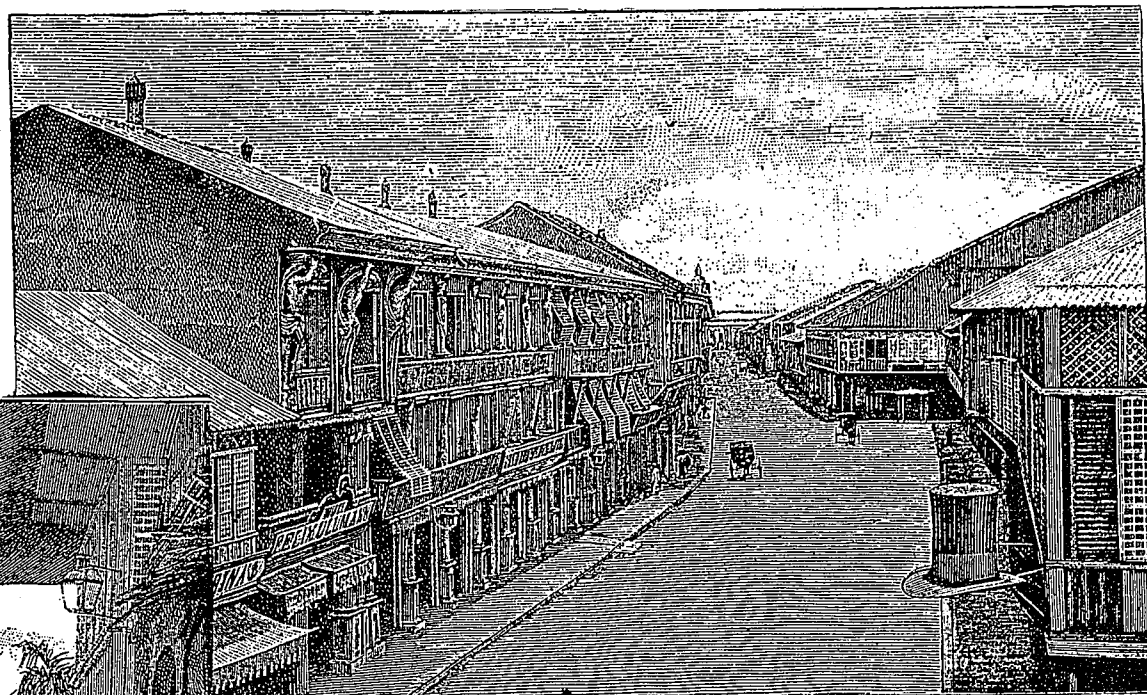
## LES ESPAGNOLS AUX PHILIPPINES.

C'est aux Philippines dans l'Océan Pacifique qu'une révolte imprévue et soudaine a suscité aux Espagnols, si éprouvés déjà par le soulèvement de Cuba, un péril nouveau pour leur domination d'outre-mer. Aux deux bouts du monde les voilà contraints d'expédier des vaisseaux, des soldats, de l'argent pour réprimer le mouvement séparatiste, et il faut bien dire que dans ces tribulations extrêmes, ils se conduisent avec une vaillance, une fermeté qui leur mérite l'admiration de l'Europe. Aux Cortès, les discussions politiques se sont tuées pour réunir dans un même élan patriotique les députés de tous les partis, et des poches qu'on croyait vides, se sont tournées spontanément pour verser leur obole au trésor de guerre.

Donc, dans l'île de Luçon, la principale des Philippines, et aux portes même de Manille, sa capitale, une insurrection considérable



MANILLE.—Une rue de Bataan



MANILLE.—Rue de la Escolta.

a éclaté, nécessitant de la part du général Blanco, gouverneur, des demandes de secours à la métropole. Qui pouvait fomenter ces troubles ? Qui pouvait y participer ?

Les indigènes ont la réputation de n'être ni turbulents, ni belliqueux. Aussi pacifiques que l'Océan qui les entoure, depuis quatre siècles qu'on les gouverne ils n'ont montré jusque-là de véritable passion que pour le jeu, les combats de coqs et surtout la fainéantise, qu'ils considèrent comme le plus sacré des devoirs. Or, le métier d'insurgé n'est point précisément une sinécure, et Négritos, Malais ou Tagals ne devaient éprouver pour lui aucune vocation. Aussi bien n'est-ce pas à eux qu'il convient de s'en prendre, mais aux métis qui pullulent, en raison de l'ancienneté de la domination européenne aux Philippines, et qui, occupant de nombreux emplois aussi bien dans l'administration que dans le commerce et l'industrie, n'ont gardé ni le teint de leur mère indigène, ni le cœur de leur père espagnol.

« Depuis quinze ans la colonie allemande aux Philippines est alliée avec les métis et s'agit contre l'Espagne. Malgré l'échec de l'affaire des Carolines les manœuvres de conspiration n'ont pas cessé. Les Allemands se sont rendus maîtres du commerce et profitent de cette circonstance pour exercer leur influence sur les indigènes. Les journaux remarquent que les colonnes espagnoles, dans les expéditions intérieures rencontrent des allemands, même dans les endroits inexplorés. »



## HISTOIRE POPULAIRE

DE

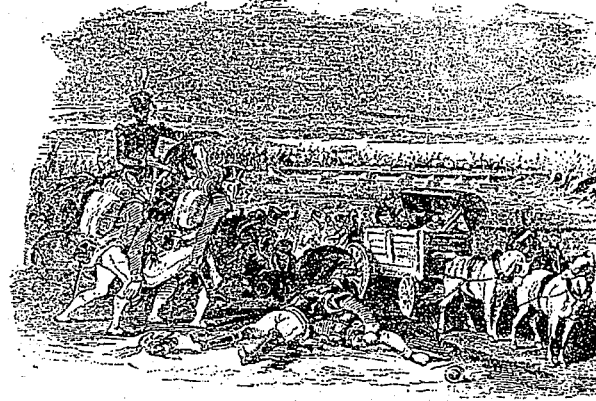
NAPOLEON 1<sup>ER</sup>*Racontée par un Vieux Soldat.*

1808.

Du 10 au 16 avril, l'armée de l'archiduc Charles marcha de l'Inn sur l'Isar ; les Bava-rois portèrent les premiers coups à ceux qui violaient leur territoire ; Napoléon apprend à Paris, par le télégraphe, dans la soirée du 12, le passage de l'Inn par les Autrichiens : un instant après cette nouvelle, il est en voiture. Le 16, il voit le roi de Bavière à Dillingen, lui promet de le ramener dans quinze jours à Munich, et de le faire plus grand que ses ancêtres. Le 17, le quartier général se trouvait à Donawerth, d'où Napoléon adresse à son armée une courte mais expressive proclamation.

Le lendemain, l'Empereur porta son quartier général à Ingolstadt. Dès le début de cette campagne, chaque jour amène une action et chaque action donne une victoire. Le 19, le général Oudinot, parti d'Augsbourg, disperse quatre mille Autrichiens au combat de Pfeffenhofen. Le maréchal Davoust à quitté Ratisbonne pour marcher sur Neudstadt. Il atteint l'ennemi et gagne la bataille de Thann. Le soir il fait sa jonction avec le duc de Dantzick, qui, venu d'Abensberg, s'est montré à temps avec les Bava-rois qu'il commande pour compléter la défaite autrichienne. Le 20, Napoléon se dirige sur Abensberg, où il a résolu de charger de front et de détruire les soixante mille hommes de l'archiduc Louis et du général Hiller. Napoléon, fidèle à sa tactique de l'armée d'Italie, manœuvre pour couper la ligne d'opération de l'ennemi. Davoust a ordre de contenir trois divisions autrichiennes, et Masséna de leur intercepter les communications en se portant sur leurs derrières. Lannes doit attaquer avec la gauche, et Napoléon se réserve de commander la droite, uniquement composée de Bava-rois sous les ordres du prince royal, et des Wurtembergeois

conduits par le général Vandamme. Ce jour-là, Napoléon se livra tout entier à la loyauté comme à la bravoure des troupes de la Confédération ; elles se montrèrent dignes du grand capitaine qui les avait choisies pour triompher avec elles. Le choc fut terrible ; les Bava-rois et les Wurtembergeois avaient des injures personnelles à venger. On se battit longtemps dans une mare



Le passage du pont de Landshut

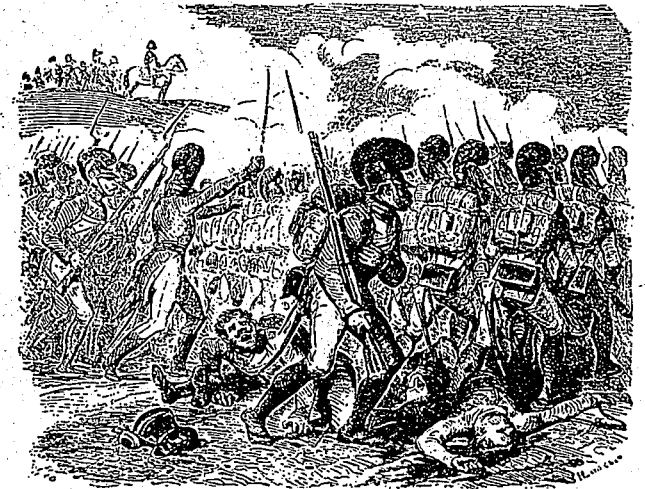
de sang ; jamais victoire ne parut plus hideuse aux vainqueurs. Elle leur donna huit mille prisonniers, huit drapeaux et douze pièces de canon. La journée d'Abensberg, dont tout l'honneur appartient à la valeur des alliés, prouva à l'empereur d'Autriche que son joug était brisé, rendit la Bavière à son prince, et acquit parmi les troupes de la Confédération une juste popularité au prince qui avait vaincu par leurs armes.

Le flanc de l'ennemi est à découvert. Napoléon, qui a voulu couper Landshut, marche le 21 sur cette place. La cavalerie du duc d'Istrie et les grenadiers du général Mouton forcent les Autrichiens dans la plaine, s'élançant sur le pont qui est en flammes, et s'emparent de la ville. Neuf mille prisonniers, trente pièces de canon, six cents caissons, trois mille chariots de bagages, les magasins, furent les résultats de ce combat.

L'empereur, qui a triomphé de l'archiduc Louis à Abensberg et à Landshut, va mesurer ses armes avec le plus habile général de l'Autriche, l'archiduc Charles qu'il connaît et qu'il apprécie depuis longtemps. Le maréchal

Davoust a répondu à la confiance de l'Empereur. Après l'occupation inattendue de Ratisbonne par les Autrichiens, le maréchal, voyant la plus grande partie des forces du prince Charles se porter sur lui, ne prend conseil que de la ténacité de son caractère, et par une opiniâtreté véritablement héroïque, il se prépare à cette bataille dont Napoléon va donner le nom à son intrépide lieutenant. L'armée de l'archiduc, composée de cent dix mille combattants, prend position au village d'Eckmühl ; elle est divisée en quatre corps, qui au premier signal de Napoléon, se trouvent tout à coup attaqués sur tous les points, tournés par leur gauche et mis en fuite de toutes parts. Vingt mille prisonniers, une grande quantité d'artillerie, tous les blessés de l'ennemi et quinze drapeaux, sont les trophées de la victoire d'Eckmühl victoire importante qui ouvre la route de Vienne, et que trois heures de combat ont décidée !

Le 23, Napoléon est devant Ratisbonne, où le général autrichien a renfermé six régiments. Huit mille hommes de cavalerie, qui couvrent les approches de la ville, sont bientôt sabrés, et forcés de repasser le Danube. L'infanterie arrive sous les murs de Ratisbonne : l'artillerie bat en brèche ; les échelles sont dressées. Le duc de Montebello y fait monter un bataillon qui ouvre une poterne, et l'armée se précipite dans la place. L'en-



Les Bava-rois à la bataille d'Abensberg



L'EMPEREUR ET LE MARECHAL LANNES A ESSLING



nemi, en fuyant, n'a pas eu le temps de couper le pont, et les Français passent aussitôt sur la rive gauche. Les Autrichiens perdent tout ce qui a fait résistance et environ huit mille prisonniers. Ratisbonne devint en grande partie la proie des flammes ; mais elle appartient au roi de Bavière, et la haine autrichienne voit brûler avec plaisir cette ville qu'elle n'a pas su défendre. Napoléon se charge de faire reconstruire les maisons incendiées.

De Ratisbonne, où il a été blessé au talon, sans que cette circonstance l'ait retardé un moment, Napoléon dirige sur Passau Masséna, et Lannes sur Mühldorf. Le maréchal Davoust poursuit l'archiduc Charles, qui est en pleine retraite par les montagnes de la Bohême. Le maréchal Lefebvre fait évacuer Munich par l'ennemi. Le roi de Bavière reparait dans sa capitale et retourne à Augsbourg. Pour la première fois, Napoléon a vaincu sans sa garde ; les Bavares et les Wurtembergeois ont seuls combattu depuis la journée d'Abensberg.

De Mülhdorf, où est le quartier général, Napoléon envoie le général de Wrède châtier l'ennemi à Lauffen et à Saltzbourg. Les corps de Lannes et de Bessières se joignent à Berghausen, dont les Autrichiens ont brûlé le pont. Le 30, toute l'armée a passé la Sultana. Le 2 mai, Napoléon arrive à Ried et à Lambach ; Bessières et Lannes sont à Wels. Le lendemain, Bessières et le général Oudinot font leur jonction avec Masséna, qui, le même jour, est entré à Lintz. Le général autrichien Hiller, dans la crainte d'être tourné par le maréchal Lannes, s'est porté sur la formidable position d'Ebersberg avec neuf mille hommes pour y passer le Traun. Ebersberg, qui domine le Traun, défendu, ainsi que le château, par une armée aussi forte que celle d'Hiller, verrait échouer les efforts de tout autre général que l'audacieux Masséna. Le maréchal qui suivait sa cavalerie légère avec la division Claparède, se trouve arrêtée, par un feu bien nourri, en avant du pont du Traun. A la tête des tirailleurs, le général Cohorn débusque les quatre bataillons qui occupent les maisons et les jardins. Si le pont est brûlé, Ebersberg demeure inattaquable. Cohorn se précipite en avant, poursuit l'ennemi l'épée dans les reins sur le pont de Traun, long de deux cents toises, et malgré le feu terrible des batteries ennemies, enfonce la porte de la ville.

La commence un furieux combat, où sa brigade est obligée de croiser la baïonnette contre la foule d'ennemis qui l'entourent. Le maréchal envoie à son secours les



Une modeste française guide—malgré elle—les soldats de Napoléon dans les rues de Ratisbonne.  
(Mémoires du général Marbot.)

deux autres brigades de la division Claparède, et les soutient par vingt pièces de gros calibre, en attendant que la division Legrand, à qui il expédie ordre sur ordre, se mette en ligne. Cependant Cohorn chassait tout devant lui et marchait au château. Le général Hiller, voyant qu'il n'a affaire qu'à une division, fait avancer des renforts et parvient à la rejeter au bas de la place. La division prend poste dans les maisons et y résiste aux efforts de l'ennemi. Cette lutte mémorable de sept mille hommes contre trente-cinq mille durait depuis trois heures. Enfin, le général Legrand paraît, il emporte la partie basse de la ville. Claparède s'empare du château qui foudroyait nos troupes : la porte est brisée par ses sapeurs. Maîtresses des hauteurs, les deux divisions françaises renversent la première ligne ennemie sur la seconde, où s'engage un autre combat contre quatre nouvelles colonnes autrichiennes qui se précipitent à la baïonnette.

On se battit longtemps au milieu d'un affreux carnage, sur les corps des blessés et des morts, à demi dévorés par les flammes qui s'élevaient de toutes les maisons ; car l'incendie avait gagné la ville. Enfin, le général Durosnel, détaché par l'Empereur, vint avec mille chevaux, prendre part à l'action. A la tête de cette cavalerie, Bessières poursuit le général Hiller, qui, ayant perdu huit mille cinq cents hommes, dont sept mille prisonniers, se retire rapidement vers Ens, en brûle le pont, et continue sa fuite sur Vienne.

L'Empereur suit la route de Saint-Polten, où il établit, le 8, son quartier général ; il marchait entre les maréchaux Berthier et Lannes, quand le guide leur montra les ruines du Château de Diernstien, qui avait servi de prison à Richard Cœur de Lion. Napoléon s'arrêta et, les yeux fixés sur ces ruines : " .. Celui-là" aussi, dit-il, " avait été guerroyer dans la Palestine et la Syrie. Il " avait été plus heureux que nous à Saint-Jean-d'Acre, " mais non plus vaillant que toi, mon brave Lannes. . Il " fut vendu par un duc d'Autriche à un empereur d'Allemagne, qui l'enferma, et qui n'est connu que par ce " acte de cruauté. Tels étaient ces temps barbares, " qu'on a la sottise de nous peindre si beaux. . Quels progrès a fait notre civilisation ! Vous avez vu des empereurs, des rois en ma puissance ainsi que leurs capitaines et leurs États : je n'ai exigé d'eux ni rançon ni aucun sacrifice d'honneur !. . Et ce successeur de Léopold et de Henri, que nous tenons plus qu'à moitié, il " ne lui sera pas fait plus de mal que la dernière fois,



Napoléon devant Vienne.

" malgré son attaque assez félonne."

Le 10, à neuf heures du matin, Napoléon était aux portes de Vienne. L'archiduc Maximilien veut défendre la ville, dont les immenses faubourgs, qui renferment les deux tiers de la population, sont occupés par les troupes françaises. Le général Tharreau marche sur l'esplanade qui sépare ces faubourgs de la cité ; on le reçoit à coups de canon. Le maréchal Lannes envoie un parlementaire porter une sommation à l'archiduc ; le parlementaire est assailli par la populace et blessé. Une députation des huit faubourgs de Vienne, que Napoléon vient de recevoir à Schönbrunn, se charge d'aller remettre à l'archiduc une lettre du prince Berthier qui renouvelle la sommation ; mais le feu des remparts redouble

à l'arrivée des députés, et plusieurs d'entre eux sont tués par leurs concitoyens. Alors l'Empereur ordonne de jeter un pont sur un bras du Danube ; quinze pièces de canon en protègent la construction. Il fait couper la promenade du Prater. A neuf heures du soir, une batterie de vingt obusiers, construite à cent toises de la place, lance en moins de quatre heures dix-huit cents obus dans la ville, qui bientôt paraît tout en flammes. L'archiduc Maximilien essaye de reprendre le Prater ; mais déçu dans ses espérances, redoutant de se voir couper la retraite, il donne le signal de la fuite et repasse les ponts. Le 12, de grand matin une députation composée de quinze personnes, en partie membres des états, se présente à Schönbrunn, où elle est généreusement ac-



ANDRÉ MASSÉNA, Maréchal de France, duc de Rivoli, prince d'Essling  
né en 1758, mort en 1817.



NICOLAS-JEAN-DE-DIEU Soult Maréchal de France, duc de Dalmatie  
né en 1769, mort en 1852.



\* LA FAMILLE IMPERIALE \*



PAULINE BONAPARTE (sœur de Napoléon), veuve du général Leclerc, mariée en seconde nocces au Prince Borghèse.



ELISA BONAPARTE (sœur de Napoléon), Princesse de Piombino, Grande Duchesse de Toscane, Comtesse de Compignano.

cueillie par l'Empereur. Le général Andréossi, nommé gouverneur de Vienne, reçoit la capitulation de cette ville.

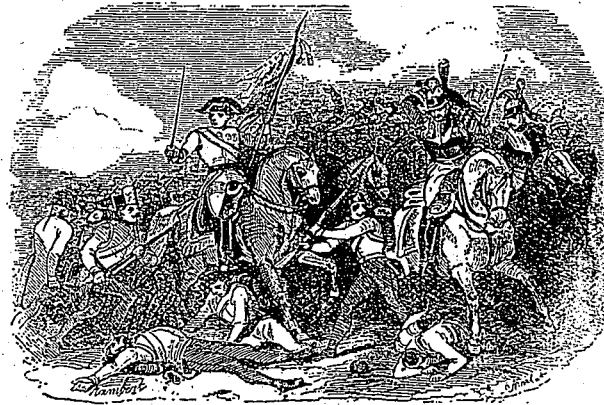
La capitale de l'Autriche en notre pouvoir n'avait pas terminé la campagne, et le Danube était lui-même une difficile conquête à faire. Napoléon a auprès de lui, à Vienne, les corps de Lannes et de Masséna, du général Oudinot, et la garde impériale. Le corps du maréchal Davoust occupe Vienne et Saint-Polten; Bernadotte reste à Lintz, ayant une réserve à Passau; le maréchal LeFebvre à Inspruck.

L'intention de Napoléon, comme en 1805, était de jeter un pont sur le Danube à Nussdorf, et un autre à Ebersdorf; le maréchal Lannes fut chargé du premier, le maréchal Masséna du second. L'expédition de Nussdorf, conduite par le général Saint-Hilaire, échoua par l'imprudence du détachement qui, chargé de s'assurer de la possession d'une île, s'aventura, et succomba presque en entier devant des forces supérieures qui l'attaquèrent tout à coup. Masséna eut plus de bonheur que le maréchal Lannes; la division Molitor se porta sur Ebersdorf et protégea les travaux. Les quatre bras du fleuve présentaient en cet endroit une largeur de quatre cents toises; mais ces îles, dont la principale se nomme Lobau, servirent à appuyer les ponts, dont la construction fut confiée aux généraux Bertrand et Perneti. Le 19, l'Empereur vint à Ebersdorf, et, en voyant tous les bateaux rassemblés, il ordonna de jeter les ponts.

Le 21, l'armée ennemie se déploie, forte de quatre-vingt-dix mille hommes. L'Empereur charge Masséna de la défense d'Aspern, et Lannes de celle d'Essling. L'ennemi brise ses masses toute la soirée contre ces villages, où combattent les plus valeureux soldats de l'Europe. Essling, Aspern, sont pris et repris cinq ou six fois. Au milieu de cette terrible action, la division de cuirassiers, conduite par Bessières, se couvre d'une gloire immortelle, mais elle perd le brave général d'Espagne et les trois colonels qui la commandent. La nuit vint mettre un terme aux sanglants combats livrés sur cet obscur théâtre, et l'incendie éclaira le résultat de cette lutte inouïe dans les annales de la guerre. C'est à cette funeste clarté que Masséna garde les ruines d'Aspern, le général autrichien Bellegarde le cimetière et l'église du même village. Accablées de lassitude, les deux armées ennemies donnent quelques heures au repos sur cet étroit champ de bataille.

L'Empereur expédie continuellement des ordres pour

hâter la marche de l'armée, qu'avaient retardée plusieurs accidents survenus aux ponts par le choc des bateaux lancés sur le fleuve. Le maréchal Davoust est venu au quartier général annoncer l'arrivée prochaine de son corps et des autres qui le suivent. Napoléon entend avec joie, au lever de l'aurore, retentir le signal d'une attaque générale sur Aspern et sur Essling, où l'archiduc a poussé encore une fois toute l'impétuosité de ses masses. Nos soldats résistent avec la même intrépidité que le jour précédent, et après les prodiges d'une telle défense contre des forces si supérieures, Napoléon conçoit à son tour le dessein de prendre l'offensive. Il adresse de nouveaux ordres à ses maréchaux pour enfoncer le centre de l'armée autrichienne et la rejeter sur la Bohême et sur la Hongrie.



Soudain commence cette habile manœuvre connue depuis longtemps des lieutenants de Napoléon; et déjà la violence avec laquelle se sont élancées ses troupes a formé le vide au centre de la ligne ennemie. Vainement le généralissime autrichien, le premier et le plus brave de son armée, semble multiplier au milieu des périls l'exemple du courage et le sacrifice de sa vie; en vain, saisissant le drapeau du régiment de Zach, emporté hors de la ligne par le mouvement rétrograde, il veut le ramener au combat: entraîné à la fin lui-même, ce prince désespère du sort de la journée. Napoléon ne le cède pas à son antagoniste: il s'expose avec la témérité d'un soldat, et tellement qu'au fort de l'action, le général Walther, commandant des grenadiers de la garde, lui dit: *Retirez-*

*vous, Sire, ou je vous fais enlever par mes grenadiers.*" Il était à peine huit heures du matin; Napoléon pressait avec son ardeur ordinaire le succès de cette belle opération, quand, au lieu de voir arriver le corps du maréchal Davoust et ses parcs, il apprend que les ponts du Danube sont encore rompus !.....

Il entend avec calme cette désastreuse nouvelle, qui lui arrache une victoire certaine, et tandis qu'il ordonne au maréchal Lannes de relentir son mouvement, il envoie prendre des informations plus précises sur l'état des ponts. Le rapport qu'il reçoit ne lui permet plus de rien espérer de la rive droite. D'énormes barques chargées de pierres des monlins abandonnés à la dérive par l'ennemi, ont brisé le grand pont et entraîné les bateaux qui portaient les pontonniers et leurs officiers. L'archiduc et son armée sont également frappés de l'affaiblissement du feu de l'armée française. L'archiduc connaît bientôt la cause qui nous arrête, et n'a pas de peine à ramener ses troupes sur le champ de bataille, où elle ne sont plus poursuivies.

D'incroyables faits d'armes signalèrent du côté des Français cette seconde partie de l'action, que leur valeur entretint encore pendant douze heures autour et au milieu des enceintes ravagées d'Essling et d'Aspern. Là le général Saint-Hilaire trouva la fin de sa carrière, et le brave maréchal Lannes, le compagnon de toutes les victoires de Napoléon, eut les deux genoux fracassés par un boulet. Napoléon l'aperçut pendant qu'on le transportait à Ebersdorf; il courut aussitôt à lui, le serra dans ses bras en pleurant, et s'écria: "Lannes, me connais-tu? c'est ton ami, c'est Bonaparte; Lannes, tu n'es pas conservé." Le maréchal ouvrit les yeux à cette voix bien connue et répondit avec peine: "Je désire vivre si je puis vous servir... ainsi que notre France... mais je crois qu'avant une heure vous aurez perdu... celui qui fut votre meilleur ami." Napoléon était à genoux auprès du brancard, et couvrait Lannes de ses larmes. On emporta le maréchal; ses dernières paroles furent touchantes: il espérait toujours pouvoir servir la France.

Il perdit connaissance le 25, et mourut le 30.

Napoléon le visita tous les jours, l'entendit souvent, égaré par la fièvre, parler de combats, donner des ordres à ses officiers; l'appeler lui-même à son secours, et exhaler ainsi son âme guerrière dans un délire de gloire où, jusqu'au dernier moment, il eut le bonheur de croire qu'il combattait encore pour sa patrie. Ainsi se termina-



la terrible bataille d'Essling, que les Français soutinrent le 21 et le 22 dans la proportion d'un contre trois, le premier jour avec trente mille hommes, le second avec cinquante mille, et qui fut abandonnée le soir du 22 par la force d'un événement totalement étranger à l'honneur et au courage des armées. Dans cette lutte héroïque, le général Mouton, qui donna des preuves d'une rare intrépidité, obtint le titre de comte de Lobau.

Napoléon prouva bien à la fin de la journée du 22, après les cruelles émotions que la nécessité de la retraite et la mort de son plus ancien compagnon d'armes lui avaient causées, la puissance des facultés de son âme. Si son génie était fait pour commander à la victoire, son âme était trempée pour commander à la fortune. La prudence remplaça tout à coup en lui l'ardeur qui, le matin, l'avait



Le capitulateur de Vienne

si brusquement inspiré ; mais la force ne l'abandonna pas. Il appela auprès de lui ses maréchaux pour les consulter sur la situation de l'armée : tous furent d'avis de la mettre à couvert sur la rive droite. Davoust promit d'y arrêter l'archiduc, et Masséna de conserver l'île Lobau.

“Abandonnerons-nous nos blessés ? répondit Napoléon. . . . Disons-nous à l'Europe que les vainqueurs sont aujourd'hui les vaincus ! . . . Vous voulez repasser le Danube ! il nous faudrait courir jusqu'au Rhin ; car ces alliés, que la victoire et la fortune nous ont donnés, une apparente défaite nous les ôtera. . . .”

“ Il faut rester ici ; il faut menacer un ennemi accoutumé à nous craindre, et le retenir devant nous. . . Avant qu'il ait pris un parti, avant qu'il ait commencé d'agir, les ponts seront réparés de manière à braver tous les accidents ; d'ailleurs, l'armée d'Italie va nous apporter le secours de sa force et de ses succès. Alors nous serons entièrement maître des opérations.” Ces paroles généreuses et ces vues hardies enflammèrent le dévouement de ses compagnons de gloire.

L'ordre fut donné aux troupes de se reposer à deux heures du matin. Masséna eut le commandement de la rive gauche et des îles : “Masséna lui dit Napoléon, tu vas achever ce que tu as si glorieusement commencé. Il n'y a que toi qui puisses imposer assez à l'archiduc pour le retenir immobile devant nous. Je viens de parcourir l'île Lobau, le terrain te sera favorable.”

A une heure du matin, par la nuit la plus orageuse au milieu des débris qu'entraîne le débordement du Danube, Napoléon entre avec Berthier dans une nacelle. Au lieu de chercher le repos dont il a tant besoin, il brave un danger immense pour aller consoler sur la rive droite le corps de Davoust de n'avoir pu prendre part à la bataille d'Essling. Mais, avant de partir, il a songé aux blessés, que l'on place tous dans les hôpitaux de l'île Lobau sous la garde de Masséna. Le deuxième corps et le quatrième corps étaient encore à minuit, l'un à Essling, l'autre à Aspern, et la cavalerie entre les deux villages, comme ils avaient été postés la veille.

Ainsi le champ de bataille et ses deux grandes redoutes nous restèrent. La garde commença le mouvement rétrograde ; elle fut suivie successivement de la cavalerie, des grenadiers d'Oudinot et des deuxième et quatrième corps. Une division dut rester à Essling, une autre à Aspern, pour dérober notre retraite à l'ennemi : celui-ci avait aussi fait la sienne en reprenant les positions qu'il occupait la nuit précédente. Masséna, Davoust et Bessières ajoutèrent encore à leur renommée pendant cette première partie de la campagne. Parmi les généraux qui s'étaient le plus distingués sous leurs ordres, l'armée regrettait d'Espagne et Saint-Hilaire ; quant à Lannes, sa perte était irréparable pour la France et pour Napoléon.

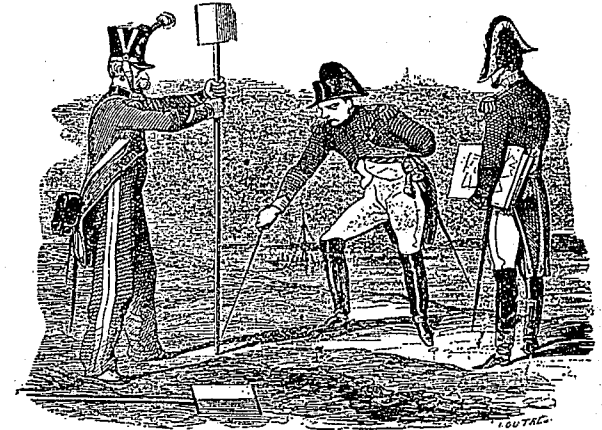


## CHAPITRE XXXII

1809

Campagne de Pologne.—Insurrection armée dans le nord de l'Allemagne. Campagne du Tyrol, d'Italie etc.—Affaires de Rome et de Naples. Bataille de Raab, gagnée par le prince Eugène.

En 1809, la guerre embrasse le plus vaste théâtre dont il soit fait mention dans l'histoire militaire moderne ; ce théâtre ne s'agrandit qu'une fois, ce fut dans la campagne de 1812. Napoléon lutte contre l'Autriche, dans les États héréditaires, en Pologne, dans le Tyrol, en Italie, en Dalmatie ; contre l'Angleterre, en Belgique en Espagne, en Portugal, et contre les deux peuples de la Péninsule ; à Rome, contre les foudres du Vatican ; à Paris, contre une faction domestique. Seul il est chargé de faire face à tant de périls ; seul il est responsable, envers la France, des diverses chances où tant d'éléments conjurés peuvent entraîner la fortune publi-



que et la sienne. Le tableau rapide des principaux événements de ces hostilités, toutes correspondantes et néanmoins éloignées du terrain où combat Napoléon, doit être mis sous les yeux du lecteur.

(à suivre)

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

Extraits du Journal de Marian Halcombe,  
formant la suite du récit.

II

(Suite)

Pleinement convaincu que partout où elle irait je devais l'accompagner, la pauvre enfant, — car elle est encore enfant à bien des égards, — se montrait presque heureuse à l'idée qu'elle allait voir les merveilles de Florence, de Rome et de Naples. Quand il a fallu dissiper son illusion et la mettre face à face avec l'âpre et dure vérité, cela m'a saigné le cœur. J'ai dû lui dire qu'aucun homme ne tolère une rivalité, — non pas même une rivalité féminine, — dans les affections de la femme qu'il vient d'épouser: cela du moins (et quoi qu'il puisse en advenir plus tard) dans les premiers temps de leur union.

J'ai dû l'avertir que pour arriver à me faire vivre constamment auprès d'elle, il fallait à tout prix éviter les sentiments de jalousie et de méfiance que sir Percival ne manquerait pas de concevoir contre moi, si je lui apparaissais, au début de leur mariage, comme la confidente élue des plus intimes secrets de sa femme. Il a fallu distiller, goutte à goutte, dans ce cœur pur, dans cet esprit immaculé, l'amertume profanatrice de la sagesse mondaine; tandis que, contre cette misérable tâche, se révoltaient les plus hauts et

les meilleurs sentiments que j'aie en moi.

C'en est fait, maintenant: cette rude, mais inévitable leçon, elle l'a reçue. Les naïves illusions de son enfance s'en sont allées, et c'est ma main qui lui a retiré ce vêtement virginal. Mieux vaut la mienne que celle de cet homme, — voilà toute ma consolation. Moi plutôt que lui, cela vaut mieux.

Donc, des deux propositions, c'est la première qu'on accepte. Ils iront en Italie; et, avec la permission de sir Percival, je dois me préparer, dès qu'ils reviendront en Angleterre, à les rejoindre pour résider ensuite constamment sous leur toit. En d'autres termes, il faudra, pour la première fois de ma vie, solliciter une faveur personnelle, et la solliciter de celui-là même à qui je voudrais le moins, ici-bas, avoir une obligation quelconque. Soit, cependant. Pour Laura, je ferais encore bien autre chose.

(2 décembre.) — Quand je me relis, je m'aperçois que je parle toujours de sir Percival en termes assez peu flatteurs. Vu le tour que les affaires ont pris, je dois et je veux déraciner en moi les préventions défavorables que j'ai conçues contre lui. Je ne saurais dire comment elles s'y sont formées tout d'abord. Au début de nos relations, elles n'existaient certainement pas. Est-ce la répugnance que Laura témoigne à devenir sa femme qui me monte ainsi contre lui? Ou bien, sans le savoir, me serais-je laissée gagner par les préjugés, bien aisés à comprendre, de notre pauvre Hartright? Ou bien encore, serait-ce qu'en dépit des explications de sir Percival, et malgré la preuve que j'ai acquise de leur sincérité, cette lettre d'Anne Catherick m'a laissé un arrière-fond de méfiance dont je ne puis me défaire? Je ne sais, et ne pourrais rendre compte des sentiments qui m'agitent encore.

Une seule chose est bien certaine à mes yeux, c'est qu'il est de mon devoir, —

doublement de mon devoir, à présent, — de ne point faire tort à sir Percival en me méfiant de lui sans raison. Si j'ai contracté l'habitude de le maltraiter invariablement, dans ce que j'écris ici de lui, je dois et veux rompre avec cette tendance indigne de moi, dussé-je, pour en venir là, clore mon "Journal" jusqu'à ce que le mariage ait eu lieu! Je suis sérieusement mécontente de moi-même, — je n'écrirai plus d'aujourd'hui.

(16 décembre.) — Toute une quinzaine s'est écoulée sans que je rouvrisse ces pages. Voici assez longtemps que j'ai quitté mon "Journal" pour le reprendre maintenant, j'espère, dans des dispositions plus saines et plus bienveillantes à l'égard de sir Percival.

Pas grand'chose à noter dans les deux semaines que nous venons de traverser. Les ajustements sont presque tous terminés, et on nous a envoyé de Londres les malles neuves destinées au voyage. La pauvre Laura ne me quitte guère de tout le jour; et, la nuit dernière, comme nous ne pouvions dormir ni l'une ni l'autre, elle est venue se glisser dans mon lit pour y causer plus à l'aise. — "Je vais sitôt vous perdre, Marian! disait-elle; il faut bien profiter de vous pendant que je vous ai encore."

On doit les marier à l'église de Limmeridge; et, grâce au ciel, pas un de nos voisins ne sera invité à la cérémonie. Nous n'aurons que notre vieil ami M. Arnold, lequel viendra de Polesdean pour servir de père à la mariée; l'oncle de Laura est d'une santé beaucoup trop fragile pour se hasarder à mettre le nez dehors, dans une saison aussi rude qu'elle l'est actuellement. Si je n'étais pas bien déterminée à n'envisager désormais que les côtés brillants de notre avenir, l'absence de tout homme de la famille, en ce moment décisif de la vie de Laura, me semblerait de mauvais augure et réveille-

rait mes inquiétudes. Mais j'en ai fini avec ces méfiances, ces pressentiments sinistres, — c'est-à-dire que j'ai renoncé à les consigner, les unes ou les autres, dans les pages de ce "Journal."

(17 décembre.) — Sir Percival est arrivé aujourd'hui, et m'a paru avoir l'air un peu fatigué, un peu inquiet; il cause et rit, cependant, comme un homme à qui nul souci ne pèse. Il apportait avec lui quelques présents réellement beaux, bijoux du meilleur goût, que ma sœur a reçus en toute bonne grâce, et du moins en apparence, avec un calme parfait. L'unique symptôme par lequel se révèle, à mes yeux, le combat qu'elle se livre à elle-même pour garder de tels dehors, en ce temps d'épreuves, est la répugnance soudaine, bien extraordinaire chez elle, qu'elle manifeste pour la solitude. Au lieu de rester ou de rentrer sans cesse dans son appartement, ainsi qu'elle faisait naguère, elle semble craindre d'y demeurer seule. Aujourd'hui, par exemple, lorsque après le "lunch", je suis montée pour prendre mon chapeau (nous allions nous promener), elle m'a, sans nécessité, servi d'escorte. En outre, avant le dîner, pendant notre toilette, elle a laissé ouverte la porte qui sépare nos deux chambres, pour pouvoir continuer à s'entretenir avec moi: — "Occupez-moi toujours, disait-elle; arrangez-vous pour que j'aie toujours quelqu'un près de moi. Ne me laissez pas le temps de penser; c'est maintenant, Marian, tout ce que je vous demande. . . . Ne me laissez pas le temps de penser!"

Ce triste changement qui s'est fait en elle semble vraiment la rendre plus attrayante aux yeux de sir Percival. Il l'interprète, si j'en juge bien, dans un sens favorable à ses vœux. Il salue, comme un retour de sa beauté, comme un signe de sa gaieté renaissante, la rougeur fiévreuse qui colore ses joues, l'éclat fiévreux qui anime son regard. Aujourd'hui,

au diner, elle causait avec une vivacité, une insouciance si évidemment de commande, et contrastant d'une manière si blessante avec ses instincts naturels, que je brûlais, dans mon for intérieur, de lui imposer silence et de l'emmener. Le plaisir et la surprise de sir Percival semblaient, en revanche, défier toute expression. L'inquiétude que sa physionomie m'avait paru trahir au moment de son retour, s'était complètement dissipée ; et même à mes yeux, il paraissait de dix ans plus jeune qu'il ne l'est réellement.

On ne saurait douter, — bien que je ne sache pas le voir moi-même, aveuglée par je ne sais quelle étrange perversité de goût, — on ne saurait douter que le futur de Laura ne soit un très-joli homme. La régularité des traits constitue, pour commencer, un des plus rares avantages personnels, — et il a les traits réguliers. Des yeux bruns, éclatants et vifs, sont encore, chez l'homme ou la femme, un attrait fort prisé, — il a les yeux bruns et très-brillants. La calvitie elle-même, lorsqu'elle ne dépouille que le haut du front (et il en est ainsi pour lui), sied plutôt à un homme, car elle développe sa tête et ajoute à l'expression intelligente de sa physionomie. La grâce et l'aisance des allures, la continuelle animation du geste, l'art de la conversation, secondé par toutes les ressources d'un esprit souple et alerte, — voilà, certes, d'incontestables mérites, et il les possède tous.

M. Gilmore, à coup sûr, étranger comme il l'est au secret de Laura, devait à bon droit s'étonner qu'elle regrettât de s'être engagée. Tout autre, à la place de notre vieil ami, aurait éprouvé la même surprise. Moi-même, si on me sommait en ce moment, de signaler nettement les défauts que j'ai pu découvrir chez sir Percival, j'en pourrais seulement indiquer deux. Le premier, c'est son instabilité incessante et son humeur trop aisément excitable, — qui se peuvent attri-



Il me dit qu'il était allé à la ferme. (page 136)

buer assez naturellement à l'énergie exceptionnelle de son caractère. L'autre est sa manière brève, un peu âpre, un peu rude même, de parler aux domestiques, — ce qui, après tout, pourrait bien n'être qu'une mauvaise habitude. Non, je ne puis raisonnablement le contester, et je ne le contesterai pas, — sir Percival est un

très-joli homme, un homme fort agréable. Là ! voilà qui est écrit ! à la fin ! . . . et je suis charmée que ce soit fait.

(18 décembre.) — Comme je me sentais, ce matin, fort abattue et fort ennuyée, j'ai laissé Laura tête à tête avec mistress Vesey, et je suis sortie seule pour une de ces courses de jour, en pleine

campagne, que j'ai trop négligées en derniers temps. J'ai pris, au-dessus des marais, la route, bien aérée et toujours sèche, qui conduit du côté de Todd's-Corner. Après une demi-heure de marche, j'ai vu, à ma grande surprise, arriver vers moi sir Percival, qui semblait venir de la ferme. Il allait d'un bon pas faisant

siffler sa canne en l'air, la tête haute comme d'habitude, et sa veste de chasse ouverte au vent. Quand nous nous rencontrâmes, il n'attendit pas les questions que j'allais lui adresser ; il me dit immédiatement qu'il était allé à la ferme, s'informer auprès de master ou mistress Todd's si, depuis sa dernière visite à Limmeridge, l'un ou l'autre n'avait reçu aucune nouvelle d'Anne Catherick.

— Naturellement, dis-je, vous avez appris qu'ils n'en ont pas entendu parler.

— En effet, répondit-il ; et je commence à craindre sérieusement que nous n'ayons perdu les traces de cette femme. Pourriez-vous savoir, continua-t-il, me regardant au visage avec une attention particulière, si cet artiste, — monsieur Hartright, — est en état de nous donner quelques autres renseignements ?

— Depuis qu'il a quitté le Cumberland, répondis-je, il ne l'a point vue ; il n'a rien su de ce qu'elle devenait.

— Voilà qui est triste, dit sir Percival, dont le langage exprimait le désappointement, et qui, en même temps, par un contraste assez bizarre, avait l'air d'un homme qu'on tire de peine. . . . Il est impossible de dire à quels malheurs aura échappé cette infortunée créature. Je suis, pour ma part, contrarié au-delà de toute expression de n'avoir pu, quelques efforts que j'aie faits pour cela, lui rendre les soins et la protection dont elle a un si urgent besoin. . . .

Cette fois, il avait l'air contrarié pour tout de bon. Je lui adressai quelques mots de sympathie, et nous traitâmes ensuite d'autres sujets, tout en revenant ensemble au château. A coup sûr, cette rencontre de hasard, en pleine campagne, m'a montré son caractère sous un jour très-favorable. A coup sûr, il faisait preuve d'une singulière bienveillance et de bien peu d'égoïsme, en s'occupant ainsi d'Anne Catherick, presque à la

veille d'être marié, et en faisant ce voyage à Todd's-Corner, afin de s'informer d'elle, quand il aurait pu, bien plus agréablement, passer le même temps en compagnie de Laura. Puisqu'il n'a dû obéir, en tout ceci, qu'à des mobiles de pure charité, sa conduite, en de pareilles circonstances, témoigne de sentiments exceptionnellement bons, et mérite des éloges extraordinaires. . . . Eh bien ! . . . je les lui décerne, ces éloges, — et qu'il n'en soit plus question !

(19 décembre-) — Nouvelles découvertes dans cette inépuisable mine des vertus pratiquées par sir Percival.

J'ai abordé de loin, aujourd'hui, la proposition que je comptais lui faire de m'établir auprès de ma sœur lorsqu'elle sera revenue en Angleterre. Dès ma première insinuation à cet égard, il a saisi ma main par un geste chaleureux, m'affirmant que je venais justement de lui offrir ce qu'il comptait, de son côté, me demander comme une faveur. — "De toutes les sociétés que pût avoir sa femme, la mienne était celle qu'il désirait le plus vivement pouvoir lui assurer à jamais ; aussi me pria-t-il de croire qu'en lui proposant de vivre avec ma sœur, après leur mariage, sur le même pied qu'auparavant, je lui rendais un service dont il me serait éternellement reconnaissant."

Lorsque je l'eus remercié, au nom de Laura comme au mien, des bontés qu'il avait ainsi pour toutes deux, nous en vîmes à parler de son voyage de noces, et de la société anglaise dans laquelle, à Rome, ma sœur allait se trouver présentée. Il me nomma plusieurs des amis qu'il s'attendait à rencontrer, durant cet hiver passé sur le continent. A une seule exception près, si j'ai bonne mémoire, c'étaient tous des compatriotes. Et l'exception unique était le comte Fosco.

Le nom du comte, ainsi mentionné, et la nouvelle que lui et sa femme doivent entrer en relations suivies, à l'étranger,

avec nos nouveaux mariées, me présente pour la première fois, sous un jour tout à fait favorable, le mariage de Laura. Il aura pour résultat, selon toute apparence, d'apaiser les animosités de famille. Jusqu'ici, madame Fosco a voulu mettre en oubli ses devoirs de tante envers Laura, par suite de la rancune que lui avait laissé la conduite de M. Philip Fairlie dans cette vieille affaire de legs des dix mille livres. Elle sera forcée, désormais, de renoncer à cette ligne de conduite.

Sir Percival et le comte Fosco sont liés depuis longtemps par la plus étroite amitié ; il faudra nécessairement que de bons rapports s'établissent entre leurs femmes. Madame Fosco, avant son mariage, était une des plus impertinentes pécores que j'aie rencontrées jamais, — capricieuse, exigeante, et vaine de sa personne jusqu'au ridicule le plus absurde. Si le mari qu'elle s'est donné a pu la rappeler à elle-même, il mérite la reconnaissance de tous les membres de la famille, — et, pour commencer, il peut compter sur la mienne.

Je me prends à désirer vivement de faire connaissance avec le comte. C'est l'ami le plus intime qu'ait le mari de Laura, et, à ce titre, il m'inspire un profond intérêt. Ni Laura ni moi ne l'avons jamais vu. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il y a bien des années, sa présence fortuite sur les degrés de la "Trinita del Monte," à Rome, empêcha sir Percival d'être volé et assassiné, le jour même où il reçut cette blessure à la main qui, l'instant d'après, eût pu être suivie d'une "coltellata" en pleine poitrine. Je me souviens aussi, qu'à l'époque où feu M. Philip Fairlie opposait tant d'objections absurdes au mariage de sa sœur, le comte lui écrivit à ce sujet une lettre fort mesurée, fort spirituelle, et qui, j'ai honte de le dire, demeura sans réponse. Voilà tout ce que je sais de l'ami de sir Percival. Je

demande si jamais nous le verrons en Angleterre ; je me demande si j'aurai du goût pour lui.

Ma plume divague volontiers dans ces champs obscurs de l'avenir. Revenons aux faits actuels, toujours un peu moins chimériques. Il est certain que l'accueil fait par sir Percival à ma hasardeuse proposition de m'établir auprès de sa femme, a été mieux que bon, il a été presque tendre.

Je crois pouvoir affirmer que le mari de ma sœur n'aura point à se plaindre de moi, si je marche dans la voie où je suis. Je l'ai déjà reconnu beau garçon, agréable causeur, sympathique aux malheureux, affectueusement bon à mon égard. En vérité ! c'est tout au plus si je me reconnais, dans ce rôle, si nouveau pour moi, d'amie dévouée à sir Percival.

(20 décembre) — Je déteste sir Percival ! je donne un démenti formel à ses airs de bonté. Je le considère comme parfaitement désagréable et de méchante humeur, et complètement étranger aux bons sentiments, aux ménagements délicats. Hier soir, nous arrivèrent les cartes destinées aux nouveaux mariés. Laura ouvrit le paquet, et pour la première fois, lut gravé le nom qui va devenir le sien. Sir Percival, par dessus l'épaulé de ma sœur, jeta un coup d'œil sur cette carte nouvelle qui, de miss Fairlie, a déjà fait, par avance, "lady Glyde", — puis il sourit avec une satisfaction d'égoïsme, — et murmura quelques mots à l'oreille de sa fiancée.

Ce qu'il lui disait ainsi, je l'ignore, — Laura s'est refusée à me le répéter, — mais je la vis devenir tout à coup tellement pâle, que je la crus sur le point de s'évanouir. Lui ne prit seulement pas garde à cette subite altération : il semblait ne pas se douter, le barbare, que ses paroles eussent pu la peiner. Toutes mes animosités passées revécurent à l'instant même ; et les heures écoulées depuis ce moment-

ne les ont dissipées en rien. Je suis plus déraisonnable et plus injuste que jamais. En trois mots, — et comme ils coulent naturellement de ma plume ! — en trois mots, “je le déteste !..

(21 décembre.) — Est-ce que les anxiétés de ces temps d'épreuves m'ont un peu ébranlée ? Depuis quelques jours, j'écris ces impressions sur un ton léger, qui, Dieu le sait, rend bien mal ce qui se passe au fond de mon cœur, et qui, lorsque je relis mon “Journal”, me semble une nouveauté blessante.

Peut-être ai-je subi la contagion de cette fièvre d'esprit qui, toute la semaine dernière, a semblé agiter Laura. S'il en est ainsi, l'accès m'a déjà quittée, et m'a laissée dans un singulier état d'esprit. Une idée persistante s'est imposée à moi, et depuis hier ne me quitte plus : c'est qu'il doit encore arriver quelque chose qui mettra obstacle au mariage. D'où me vient cette fantaisie bizarre ? Est-ce le résultat indirect de mes craintes pour l'avenir de Laura ? ou bien m'a-t-elle été suggérée, à mon insu, par l'instabilité, l'irritabilité toujours croissantes que je suis certaine d'avoir remarquées chez sir Percival, à mesure que, de plus en plus, le jour du mariage se rapproche ? Impossible de répondre à ces questions. Je sais que j'ai cette idée, — à coup sûr la plus étrange, vu les circonstances, qui soit jamais entrée dans la tête d'une femme ; — mais, tels efforts que je fasse, je ne puis en découvrir l'origine.

Cette dernière journée n'a été que confusion et ennui. Comment puis-je me résoudre à la raconter ? Et, cependant, encore faut-il que j'écrive. Toute occupation me sera meilleure que l'éternel ressassement de mes tristes pensées.

La bonne mistress Vesey, que nous avons tous beaucoup trop négligée, beaucoup trop oubliée, dans ces derniers temps déjà sans le vouloir, attristé notre matinée. Depuis des mois, elle fabriquait se-

crètement un grand châle, bien chaud, en laine des Shetland pour son élève chérie ; — ouvrage d'une beauté remarquable, qu'on n'aurait jamais pu attendre d'une femme aussi âgée, et d'habitudes aussi indolentes.

C'est ce matin qu'elle a offert son cadeau, et notre pauvre Laura, dont le cœur est si chaud, la reconnaissance si prompte et si vive, n'a pu résister à son émotion, lorsque avec un tendre orgueil, cette vieille amie, si fidèle gardienne de l'enfant qui n'avait plus de mère, est venue poser sur ses épaules ce châle merveilleux. A peine avais-je eu le temps de les calmer toutes deux, et de sécher moi-même mes yeux humides, que M. Fairlie m'a fait chercher, pour me régaler du long récit de toutes les précautions qu'il avait prises, pour s'assurer un peu de tranquillité pendant la journée des noces.

“La chère Laura” devra recevoir le présent qu'il lui offre, — une pauvre bague ornée, en guise de pierre précieuse, de quelques cheveux de cet oncle modèle ; elle porte, gravée à l'intérieure, je ne sais quelle insipide devise française sur “l'éternelle amitié”, les affinités de sentiments”, etc. Donc “la chère Laura” recevra immédiatement de mes mains ce tribut de tendresse, afin qu'elle ait tout le temps de se remettre, et ne soit plus sous le coup de l'agitation produite par ce beau présent, lorsqu'elle comparaitra devant M. Fairlie. “La chère Laura” devra lui rendre, ce soir, une petite visite et voudra bien ne pas “lui faire de scène”. “La chère Laura” une fois dans son costume de mariée, devra, demain matin, lui rendre une autre visite, et toujours avec cette recommandation, qu'elle veuille bien ne pas “lui faire de scène”.

“La chère Laura” montera encore chez lui, pour la troisième fois, avant de quitter la maison ; mais elle aura soin de ménager la sensibilité de son oncle, en lui

laissant ignorer “l'heure exacte” de son départ : surtout, pas de larmes ! — “Au nom de la pitié, chère Marian, au nom de ce qu'il y a de plus tendre, et de plus délicieux dans le calme de la vie domestique, pas de larmes, je vous en conjure !” Toutes ces niaiseries égoïstes, dans un pareil moment, m'avaient si fort exaspérée que j'aurais certainement administré à M. Fairlie, si “froissé” qu'il en pût être, les plus dures vérités qu'il ait entendues de sa vie ; par bonheur pour lui, M. Arnold arrivant de Polesdean, j'ai dû descendre, appelée à de nouveaux devoirs.

Le reste du jour ne saurait se décrire. Je crois que pas un habitant du château n'a pu se rendre compte de ce qui s'y passait. Mille petits incidents confus, entassés l'un sur l'autre, nous étourdissaient tous. Tantôt les toilettes, expédiées de Londres, et qu'on avait oubliées à leur arrivée ; tantôt des caisses à faire, à défaire, à refaire ; tantôt des présents, venus de près ou de loin, d'en haut ou d'en bas ; car nous avons des amis partout. Nous étions tous en l'air sans motif ; tous agités et nerveux dans l'attente du lendemain. Sir Percival, en particulier, ne pouvait plus, avec cette mobilité qui lui est propre, tenir cinq minutes au même endroit. Sa petite toux, aiguë et sifflante, le harcelait plus que jamais. Il n'a fait, toute la journée, qu'entrer et sortir : et pris tout à coup d'une curiosité que je ne lui connaissais pas, il questionnait tout le monde, jusqu'aux étrangers venus au château pour quelque petit message. Ajoutez à tout ceci, une pensée, toujours présente à l'esprit de Laura et au mien, celle de notre séparation dans quelques heures, et la crainte, — dont nous ne parlions ni l'une ni l'autre, bien qu'elle nous hantât toutes deux, — que ce déplorable mariage se trouve, en fin de compte l'erreur fatale de sa vie, le chagrin désespéré de la mienne. Pour la première fois, depuis tant d'années d'étroite et heureuse

intimité, nous évitons presque de nous regarder l'une l'autre au visage, et nous nous sommes abstenues, par un muet accord, d'échanger un seul mot en particulier, pendant toute la soirée. Je ne saurais insister plus longtemps sur tout ceci. Quelque chagrin que l'avenir me garde, je retrouverai toujours dans ma mémoire cette journée du 21 décembre, comme la plus désolée, la plus malheureuse de toute ma vie.

J'écris ces lignes, seule dans ma chambre, et longtemps après minuit ; je les écris au sortir de la chambre de Laura, où je suis allée furtivement jeter un coup d'œil sur le joli petit lit blanc où elle repose ; — ce lit, qui a toujours été le sien, depuis la fin de sa toute première enfance.

Elle était là, ne se doutant guère que mon regard planait sur elle ; — calme, plus calme que je n'aurais osé l'espérer, mais non endormie. La faible lueur de la veilleuse me laissait voir que ses yeux n'étaient qu'à demi-fermés ; quelques larmes brillaient encore entre ses paupières. Mon petit souvenir, — une simple broche, — était posé sur la table, à côté de son lit, avec son livre de prières et le portrait de son père, cette miniature dont elle ne se sépare jamais. Abrisée par son oreiller, je suis restée à la contempler, tandis qu'immobile sous mon regard, un bras et une main étendus sur un blanc couvre-pied, elle bougeait si peu, elle respirait si doucement, que la légère mousseline dont les vêtements de nuit sont garnis ne s'agitait même pas ; — je suis restée à la contempler telle que je l'ai vue mille fois, telle que je ne la reverrai plus jamais, et je suis rentrée ensuite, à la dérobée, dans ma chambre solitaire.

Chère bien aimée ! avec toute votre richesse et toute votre beauté, quel isolement est le vôtre ! que vous avez peu de vrais amis ! Le seul homme qui donnât volontiers pour vous le sang de son cœur,



## SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian

Halcombe

I

Blackwater-Park, Hampshire.

(11 juin 1850.) — Six mois à se rappeler, — six longs mois de solitude depuis que Laura et moi nous sommes quittées.

Combien de jours ai-je encore à attendre ?... Un jour seulement ! Demain, 12, les voyageurs reviennent en Angleterre. C'est à peine si je puis regarder comme vrai ce bonheur qui m'arrive ; à peine si je puis croire que les vingt-quatre heures qui vont s'écouler absorberont la dernière journée de séparation entre Laura et moi,

Elle et son mari ont passé l'hiver en Italie, et ensuite ils ont parcouru le Tyrol. Ils reviennent, en compagnie du comte Fosco et de sa femme, qui se proposent de s'établir dans les environs de Londres, et ont promis de passer l'été à Blackwater-Park avant de choisir définitivement une résidence. Pourvu que Laura revienne, peu importe qui revient avec elle. Sir Percival peut bien, s'il lui plaît, remplir sa maison de la cave au grenier, à condition que sa femme et moi nous l'habiterons ensemble.

En attendant, me voici établie à Blackwater-Park, "l'antique et intéressante demeure" (c'est le "Guide" du comté qui s'exprime ainsi) de sir Percival Glyde, baronnet, — et le futur séjour (je me permets d'ajouter ceci) de la pauvre Marian Halcombe, fille à marier, mais non maria-ble, maintenant établie dans un commode petit boudoir, une tasse de thé à côté d'elle, et embrassant du même coup d'œil

tous ses domaines terrestres, méthodiquement rangés à ses pieds ; — savoir, trois malles et un sac de nuit.

Je quittai hier Limeridge, ayant reçu, la veille, la délicieuse lettre que Laura m'avait écrite de Paris. Jusque-là je ne savais encore si je les rejoindrais à Londres ou dans le Hampshire ; mais cette dernière lettre m'a informée que sir Percival se proposait d'aborder à Southampton, et de revenir tout droit dans sa maison de campagne. Il a dépensé tant d'argent à l'étranger, qu'il n'en a plus assez pour défrayer les dépenses de sa vie à Londres, pendant le reste de la saison ; aussi a-t-il décidé, par économie, qu'il passerait tranquillement, à Blackwater, tout l'été et tout l'automne.

Laura me paraît avoir bien assez de changement et de perpétuelle excitation ; elle se complait dans la perspective de la vie calme et retirée que lui ménage la prudence de son mari. Quand à moi, je me sens toute disposée à être heureuse avec elle, n'importe où. Nous voilà donc, pour commencer, parfaitement satisfaits les uns des autres, chacun à sa façon particulière.

J'ai couché à Londres, la nuit dernière, et m'y suis trouvée retenue si longtemps, ce matin, par une foule de visites et de commissions, que je suis arrivée à Blackwater seulement après la tombée de la nuit.

A en juger d'après les vagues impressions que j'ai pu recevoir jusqu'ici, ce séjour est de tout point le contraire de Limeridge.

Le château est situé sur un terrain absolument plat ; ou le dirait emprisonné, — je dirai presque suffoqué, d'après mes idées, puisées dans le nord de l'Angleterre, — par les plantations qui l'entourent. Je n'ai vu personne encore, si ce n'est le domestique mâle qui m'a ouvert la porte et la femme de charge qui m'a très-poliment conduite jusqu'à ma

chambre, et, plus tard, m'y a servi elle-même mon thé. J'ai un joli petit boudoir et une chambre à coucher, au fond d'un long corridor du premier étage.

Onze heures viennent justement de sonner, solennelles et faisant songer aux apparitions, du haut d'un beffroi dominant le milieu du château, et que j'avais remarqué en arrivant. Un gros chien de garde, réveillé sans doute par le son de la cloche, aboie et gémit, en baillant dans quelque coin invisible. J'entends le bruit des pas, répété par l'écho des corridors intérieurs, et le choc du fer produit par les verroux et les barreaux des portes que l'on ferme. Les domestiques vont évidemment se coucher. En ferai-je autant ?

Non : — je ne suis pas assez endormie. Que dis-je, endormie ? Il me semble que je ne pourrai plus jamais fermer les yeux. La simple pensée que je vais revoir demain ce cher visage, entendre cette voix bien connue, entretient constamment chez moi une sorte de fièvre. Si seulement j'avais les privilèges, dévolus au sexe masculin, je me ferais amener immédiatement le meilleur cheval que le maître de céans ait dans ces écuries, et j'essayerais d'un galop de nuit, dans la direction de l'est, à la rencontre du soleil levant, — un long galop, sans trêve, sans relâche, qui pendant des heures et des heures, me forcerait à déployer tout ce que j'ai d'énergie ; — quelque chose comme la fameuse fuite de l'illustre Dick Turpin, ce héros de grande route. Mais n'étant rien qu'une femme condamnée pour la vie à la patience, à l'étiquette et aux cotillons, je dois respecter les préjugés de la femme de charge, et me calmer, si je puis, par quelque procédé moins efficace et plus convenable.

Je ne saurais songer à lire ; — un livre fixerait difficilement mon attention. Essayons d'appeler, à force d'écrire, la fatigue d'abord, le sommeil ensuite. Mon

est bien loin, ballotté pendant cette nuit d'orage sur ces vastes mers, si effrayantes pour la pensée. Lui parti, que vous reste-t-il ? Pas de père, pas de frère, — pas une créature vivante, si ce n'est cette femme, sans ressources, vainement dévouée, qui trace ces lignes plaintives et veille près de vous jusqu'au matin, plongée dans un chagrin qu'elle ne peut adoucir, dans des appréhensions qu'elle ne peut vaincre. Oh ! qu'elle dépôt, demain, sera remis aux mains de ce homme ! Si jamais il l'oublie, si jamais il faisait tomber un cheveu de sa tête !...

(Le 22 décembre,) sept heures. — Matinée d'émotions et de désordre. Elle vient de se lever, — mieux et plus calme au moment décisif, qu'elle ne l'était hier.

"Dix heures." — Elle est habillée. Nous nous sommes embrassées, nous nous sommes promis l'une à l'autre de ne pas perdre courage. J'ai pu m'échapper un moment, et rentrer chez moi. Dans le tourbillon confus de mes pensées, je retrouve encore cette bizarre chimère d'un obstacle quelconque venant tout à coup entraver le mariage. Et "lui," aurait-il, par hasard, quelque idée de ce genre ? Je le vois, de ma fenêtre, rôdant ça et là, d'une allure agitée, parmi les équipages rangés devant la porte. — Comment puis-je écrire de telles folies ?... Le mariage est désormais certain. Nous partons pour l'église dans moins d'une demi heure.

Onze heures. — Tout est fini. Les voilà mariés.

Trois heures. — Ils sont partis ! J'ai tant pleuré que je n'y vois plus. Impossible d'en écrire d'avantage...

.....

ICI FINIT LA PREMIERE ÉPOQUE DU RÉCIT.

“Journal”, dans ces derniers temps, a été fort négligé. Voyons ce que je pourrais me rappeler,—placée comme je le suis, au seuil d’une nouvelle existence,—des personnes et des événements, des chances diverses et des changements de situation, survenus pendant ces derniers six mois,—ce long, ce vide et ennuyeux intervalle qui me sépare du jour où Laura s’est mariée.

Walter Hartright est en première ligne dans mes souvenirs ; quand défile devant moi le cortège fantastique de mes amis absents, c’est lui qui marche en tête des autres. J’ai reçu de lui quelques lignes, écrites après le débarquement de l’expédition dans le Honduras ; elles étaient plus gaies, elles exprimaient plus d’espérances que ses lettres antérieures. Un mois ou six semaines plus tard, j’ai lu je ne sais quel extrait d’un journal américain où était décrit le départ de ces aventuriers, au début de leur voyage dans l’intérieur. On les a perdus de vue à leur entrée dans une forêt vierge, mystérieux désert où chacun d’eux pénétrait, la carabine à l’épaule et le bagage sur le dos. Depuis ce moment, tout vestige d’eux a été perdu pour le monde civilisé. Je n’ai pas reçu de Walter une ligne de plus ; et je n’ai pas trouvé dans les journaux un seul paragraphe qui donnât la moindre nouvelle de l’expédition.

La même impénétrable et décourageante obscurité enveloppe le destin et les aventures d’Anne Catherick, aussi bien que de sa compagne, mistress Clément. Ni de l’une ni de l’autre, on ne sait rien. On ignore si elles sont encore dans le pays ou à l’étranger, vivantes ou mortes. Même le “sollicitor” de sir Percival a perdu toute espérance, et abandonné complètement les poursuites dont cette pauvre fugitive était l’objet.

Notre excellent ami, M. Gilmore, a vu bien tristement interrompre l’activité

assidue qu’il déployait dans sa profession. Au commencement du printemps, l’effrayante nouvelle nous est arrivée qu’on l’avait trouvé sans connaissance devant son bureau, et qu’une attaque d’apoplexie était, au dire des médecins, la cause de cet évanouissement. Il se plaignait depuis longtemps de plénitude et d’oppression dans la tête ; et le docteur qui le soigne l’avait mis en garde contre les conséquences probables de sa persistance à travailler, du matin au soir, comme s’il était encore un jeune homme. Le résultat de sa désobéissance, à cet égard, c’est qu’il lui est, aujourd’hui, formellement interdit de mettre le pied dans

son cabinet, pour le moins d’ici à la fin de l’année, et qu’il lui faut s’imposer un grand repos de corps, une paix d’esprit absolue, en changeant du tout au tout sa manière de vivre. En conséquence, les affaires dont il avait la direction seront désormais conduites par son associé ; et lui-même, pour le présent, parcourt l’Allemagne, en visite chez quelques parents établis dans ce pays, où ils font le commerce. Ainsi se trouve perdu pour nous,—perdu provisoirement, je le désire et l’espère avec ardeur,—un autre véritable ami, un conseiller digne de toute confiance.

La pauvre mistress Vesey est venue avec moi jusqu’à Londres. Nous ne pouvions l’abandonner toute seule à Limmeridge, du moment où Laura et moi n’habitions plus le château ; et nous avons réglé qu’elle vivra désormais avec une sœur cadette, non mariée, qui tient une école à Clapham. Elle viendra, cet automne, visiter son élève,—je pourrais presque dire sa fille adoptive. J’ai eu soin de conduire moi-même, jusqu’à destination, l’excellente vieille dame ; et je l’ai remise, saine et sauve, aux soins de sa parente ; la perspective de revoir Laura, d’ici à quelques mois, suffira parfaitement pour la maintenir calme et heureuse.

Quant à M. Fairlie, je ne crois pas me

rendre coupable de la moindre injustice à son égard, en le regardant comme tout à fait soulagé par le départ des femmes qui encombraient sa maison. Croire que sa nièce lui manque serait tout simplement absurde ;—il laissait passer fréquemment des mois entiers sans demander à la voir ; et, pour ce qui me concerne, ainsi que mistress Vesey, je prends la liberté de traduire les belles phrases qu’il nous a faites sur son “désespoir” de nous voir partir, par une confession naïve du secret plaisir que nous lui faisons en le débarassant de nos personnes.

Son dernier caprice a été d’entretenir chez lui deux photographes incessamment occupés à reproduire, par les procédés de leur art, tous les trésors de curiosité qui font son orgueil. Une collection complète de ces images héliographiques doit être offerte à la “Mechanics Institution” de Carlisle : elle sera montée sur le plus beau papier Bristol et avec de belles inscriptions à l’encre rouge, bien voyantes, sous chaque reproduction.—“La Madone et l’enfant”, de Raphaël. Propriété de Frédéric Fairlie, esq.” Ou bien :—“Monnaie de cuivre du temps de Tiglath Pileser. Propriété de Frederick Fairlie, esq.”

Avant mon départ du Cumberland, il y avait déjà, par douzaines, des photographies de cette espèce, décorées d’inscriptions analogues ; et il en restait encore à exécuter par centaines. Avec cette nouvelle préoccupation, M. Fairlie s’est assuré du bonheur pour toute une longue série de mois ; et les deux infortunés photographes prendront leur part du martyre social que, jusqu’ici, l’oncle de Laura n’infligeait qu’à son valet de chambre.

Voilà tout ce que j’ai à dire des personnages et des événements qui, dans mes souvenirs, occupent la première place. Qu’ajouterais-je, à présent, sur le compte de la personne qui occupe la première place dans mon cœur ? Tandis que j’écrivais ces lignes, Laura n’a pas cessé

un seul instant de m’être présente. Voyons, avant de clore mon “Journal”, pour ce soir, ce que j’ai à relater d’elle, pendant les derniers six mois.

Je n’ai pour me guider que ses lettres, et, sur le plus important des sujets que puisse élucider notre correspondance, il n’est pas une de ses lettres qui jette la moindre clarté.

La traite-t-elle avec bonté ? Est-elle plus heureuse à présent que lorsque, le jour de ses noces, elle s’arracha de mes bras ? Je ne lui ai jamais écrit sans lui adresser, plus ou moins directement, et tantôt d’une façon, tantôt de l’autre, ces deux questions essentielles ; mais, sur ce point seulement, toutes mes lettres sont restées sans réponse, ou bien elle y répondait comme si mes questions n’avaient trait qu’à l’état de sa santé.

Elle m’informe, encore et encore, qu’elle va parfaitement bien ; que les voyages lui sont très-bons ; que, pour la première fois de sa vie, elle passe l’hiver sans prendre de rhumes ;—mais je ne trouve nulle part un seul mot me disant clairement que son mariage a cessé de lui être odieux et que le souvenir du 22 décembre ne réveille en elle aucun amer sentiment de repentir ou de regret.

Elle ne prononce le nom de son mari, dans ses lettres, que comme celui d’un ami voyageant avec eux et chargé de tout régler sur la route. “Sir Percival” a fixé notre départ à tel jour . . . “Sir Percival” a décidé que nous prendrions tel chemin . . . Parfois, mais très-rarement, elle écrit “Percival,” tout court ;—neuf fois sur dix elle lui donne son titre.

Je ne vois pas que les habitudes ou les opinions de son mari aient déteint sur elle en quoi que ce soit. La transformation morale qui, d’ordinaire, s’accomplit par degrés après son mariage, chez une jeune femme éminemment susceptible d’impressions nouvelles, ne paraît pas avoir eu lieu chez Laura. Elle traite, en

écrivait, de ses pensées, de ce qu'elle éprouve au milieu des merveilles qui passent sous ses yeux, exactement comme si elle s'adressait à quelque tierce personne, et si elle voyageait avec moi, au lieu d'être accompagnée par son mari. Je n'aperçois nulle part la moindre preuve qu'une sympathie quelconque se soit établie entre eux. Alors même qu'elle laisse de côté ses voyages, pour s'occuper de la vie qu'elle doit mener en Angleterre; ses calculs ont trait à son avenir, comme sœur de Marian Halcombe, et une singulière obstination lui fait négliger ce même avenir comme femme de sir Percival. Dans tout ceci, nulle plainte en sourdine qui me donne à craindre que son mariage l'ait rendue absolument malheureuse. Non, Dieu merci, l'impression générale

que m'a laissée notre correspondance, ne m'amène pas à une conclusion aussi navrante. Je constate seulement une tristesse engourdie, une indifférence immuable, lorsque, cessant de l'envisager en sœur, comme jadis, je cherche, au moyen de ses lettres, à me la figurer dans son nouveau rôle de femme mariée. En d'autres termes, c'est toujours Laura Fairlie qui m'a écrit, pendant les derniers six mois,—et jamais je n'ai vu apparaître lady Glyde.

Le silence étrange qu'elle observe au sujet du caractère et de la conduite de son mari, elle le garde aussi résolument dans le petit nombre de passages où ses dernières lettres mentionnent le comte Fosco, l'ami intime de sir Percival.

Sans que j'en sache au juste la raison, il paraît que le comte et sa femme, à la

fin du dernier automne, durent brusquement modifier leurs plans et partirent pour Vienne, au lieu de se rendre à Rome, où sir Percival, à son départ d'Angleterre, espérait encore les trouver. Ils n'ont quitté Vienne qu'au printemps, et sont venus, jusque dans le Tyrol, rejoindre nos nouveaux mariés, qui s'en revenaient dans leur pays.

Laura s'est montrée assez communicative au sujet de madame Fosco, et m'assure que j'aurai de la peine à reconnaître sa tante, le mariage ayant produit en elle une multitude d'heureux changements; elle est, paraît-il beaucoup moins tracassière et beaucoup plus spirituelle qu'autrefois. En revanche, au sujet du comte Fosco (il m'intéresse bien plus que sa femme,) Laura est d'une circonspection, d'un

mutisme provoquants. Elle me dit seulement qu'il "l'intrigue", et ajourne le détail de l'impression qu'il produit en elle, au temps où, l'ayant vu moi-même, j'aurai pu me former une opinion sur lui.

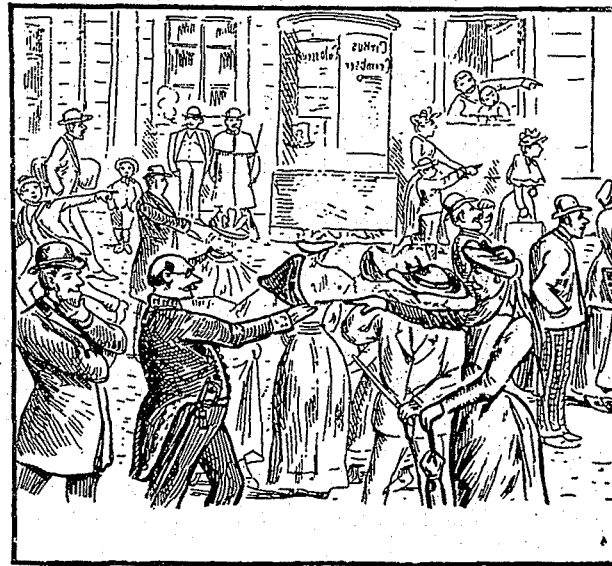
À mon sens, c'est là, pour le comte, un mauvais coup de cloche. Ma sœur a conservé, bien plus exacte qu'elle ne l'est en général chez les grandes personnes, cette faculté subtile des enfants qui leur sert à démêler, d'instinct, un ami; et si j'ai raison de penser que la première impression n'a pas été favorable au comte Fosco, j'ai grand-peur de prendre en méfiance, à peine l'aurai-je dévisagé, cet "étranger de distinction." Mais, patience, patience; cette incertitude-là et bien d'autres, n'ont pas longtemps à durer.

(A suivre)

## DEVINETTES



Cette femme se fera certainement voler par le mendiant qui est là, avec son bâton levé pour la frapper.



Où donc est le gymnaste qu'on acclame ainsi ?



Ces jeunes mariés ne se doutent pas qu'un de leurs amis est en train de les photographier.  
Où est le photographe ?



# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

**LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES**

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

**MONTREAL.**

N. LEVEILLE  
**Marchand Tailleur**

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

WILSON SMITH  
**COURTIER EN VALEURS**  
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

**FUMEZ**

LES

**CIGARES ET LES**

**CIGARETTES**

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER



**FAUSSES DENTS sans PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez  
J. G. A. Gendreau, Dentiste  
20, Rue St-Laurent

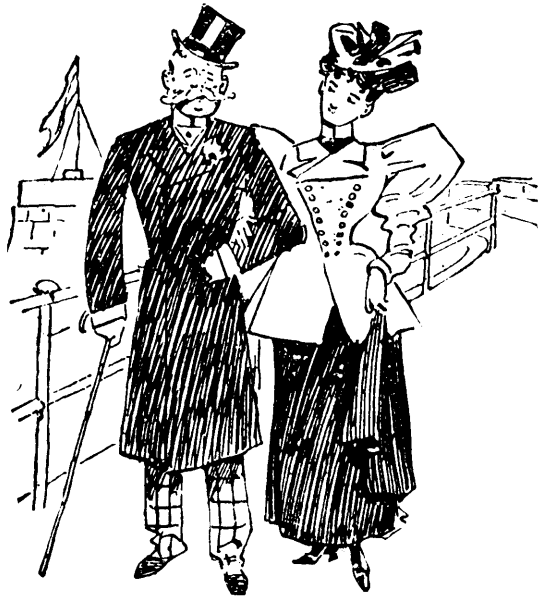
TEL. BELL 2018 MONTREAL.

**LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE**

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons l'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres, Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques Echanges de Livres.

**ARCHAMBAULT & BELIVEAU,**  
TELL. BELL 1990 1617, RUE NOTRE-DAME  
CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.





Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes:

**ABERDEEN 10 CTS**  
**LITTLE BUCK 5 CTS**

Les meilleures marques du Canada.

**EN VENTE PARTOUT**

Manufacturées par la

**Blackstone Cigar Factory**

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

**MONTREAL**



**83, RUE WOLFE, 83**

**MONTREAL**

**CHAMPAGNE "COUVERT"**

**LE MEILLEUR CHAMPAGNE**



**IMPORTE AU CANADA**

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

**LAPORTE, MARTIN & CIE**

Epiciers en Gros - MONTREAL.

**Theo. A. GROTHE**

**HORLOGER - -**

**ET BIJOUTIER**

En GROS et en DETAIL

**95<sup>1</sup>/<sub>2</sub>, RUE ST-LAURENT**

**MONTREAL**